

TIERS LIVRE #BOOST #05

*À partir d'Antonin Artaud,
«Le théâtre de Séraphin» (1936).
Atelier ouvert du 9 au 15 mars 2025.*

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi Hurlements</i>	4
<i>Perle Vallens Larvé le cri...</i>	5
<i>Clarence Massiani Dans l'avant du cri</i>	6
<i>Nicolas Hacquart Appeurement</i>	9
<i>Patrick Blanchon Au bout du cri.....</i>	11
<i>Danièle Godard-Livet Ce cri va m'étouffer</i>	15
<i>Piero Cohen-Hadria Et doucement et lentement et longtemps</i>	17
<i>Philippe Liotard Le jour où tu as hurlé sans bruit</i>	20
<i>Laurent Stratos L'homme immobile (troisième esquisse)</i>	22
<i>Annick Nay Crier serait défaite.....</i>	31
<i>Gilda Gonfier Une danse inédite</i>	33
<i>Solange Vissac Sous la cuirasse des corps.....</i>	35
<i>Anne Dejardin Je rêve que je crie</i>	36
<i>Juliette Derimay Ton cri il est liquide</i>	37
<i>Marie Moscardini Il Est Cri</i>	39
<i>Olivia Scélo Le cri contrapuntique.....</i>	40
<i>Carole Temstet Tu é...cris</i>	41
<i>Noëlle Baillon Le cri, le premier</i>	42
<i>Jacques de Turenne Cri blanc.....</i>	43
<i>Khedidja Berassil Le cri à tes côtés</i>	44
<i>Véronique Müller La tombe</i>	45
<i>Christine Eschenbrenner Ton cri</i>	47
<i>Nathalie Holt Crier sans pourquoi</i>	49
<i>Pierre Ménard Voici venir la nuit</i>	50
<i>Valérie Mondamert Le cri</i>	52
<i>Hélène Boivin Ressac</i>	53
<i>Françoise Guillaumond Entre deux rangées de pierres grillagées.....</i>	54

<i>Natacha Devie</i> <i>Cri</i>	56
<i>Catherine Serre</i> <i>Cri tue</i>	57
<i>Cécile Bouillot</i> <i>Calme</i>	59
<i>Bernard Dudoignon</i> <i>Il faudrait une raison</i>	61
<i>Philippe Sahuc Saïc</i> <i>Cridar</i>	63
<i>Rebecca Armstrong</i> <i>La ville patiente</i>	65
<i>Françoise Renaud</i> <i>Et c'est ici que la rage invisible</i>	67
<i>Raymonde Interlegator</i> <i>Avant le cri</i>	68
<i>Brigitte Célérier</i> <i>Le cri qui jaillit</i>	71
<i>Jean-Luc Chovelon</i> <i>Le feu</i>	73
<i>Laurent Peyronnet</i> <i>L'enfant dans la cave</i>	75
<i>Lisa Diez</i> <i>Un cri</i>	77
<i>Catherine Plée</i> <i>Accouche ton cri</i>	78
<i>Michèle Cohen</i> <i>Casse les barreaux</i>	80
<i>Monika Espinasse</i> <i>Trop plein</i>	81
<i>Line Di Pietro</i> <i>Liquide</i>	82
<i>Isabelle Charreau</i> <i>Respire</i>	83
<i>Ève François</i> <i>Le surmontable bord de la crise de nerfs</i>	84
<i>Isabelle de Montfort</i> <i>Cris & voix, l'autre invonnu</i>	87
<i>Aline Chagnon</i> <i>Peur en flaque</i>	88
<i>Sophie Grail</i> <i>Le cri</i>	90
<i>Louise Frick</i> <i>Abîme</i>	92
<i>Fabienne Savarit</i> <i>Est-ce que le cri rêve ?</i>	93
<i>Catherine Koeckx</i> <i>L'amont du cri</i>	94
<i>Laure Humbel</i> <i>La terre écorchée crie</i>	95
<i>Nicolas Larue</i> <i>Hurlevent</i>	97
<i>Annick Brabant</i> <i>À cet instant</i>	98
<i>Antoine Hégaire</i> <i>Vitres ouvertes</i>	100
<i>Alexia Monrouzeau</i> <i>Le cube à huit faces</i>	101
<i>Anh Mat</i> <i>Avant le cri</i>	103

la somme des cris

impuissante à unir

étrangle ma voix

Larvé le cri tisse son cocon silencieux, inerte encore, privé d'ailes et de pattes, insecte froid, comme mort / le cri léthargique, son frôlement vif, sa hargne nidifiée au creux du ventre, logée dans le fond / organique le cri en quête du corps pour le porter plus haut, pour armer la force, l'énergie, pour graisser l'armure, dresser l'armature / quel organe pour bâtir le mieux, hisser le son, fluidifier le flux, la sève dans la veine du cri, bouillonnante, l'ébullition dans les nerfs, le grésillement insupportable / comment maîtriser le cri, le garder à couvert, mesurer le pour et le contre, si c'est possible, mais est-ce possible / flûter le cri, le museler, l'amoindrir, l'adoucir, le lisser, tout doux le cri, dompté / mais le cri se hérisse et gonfle ses ergots, son animalité, son agressivité, le cri jamais passif se lève, se prépare à surgir, et je ne sais comment ni pourquoi le contenir / c'est affaire d'estomac et de bouche, le cri déchiré, bientôt arraché aux tripes, comment le contenir, comment l'écraser en soi, le taire / une fois deux fois le cri impatient, le cri impossible à pousser fore au cœur, à cran, cru le cri / foulé aux pieds pour le faire disparaître et pourtant, d'abord fluet, s'enflera, le cri bref qui va bientôt s'extraire sans qu'on puisse le retenir.

Je suis dans l'avant du cri,
Pas même encore le son,
Juste le mutisme,
Le faire silence,
Le murmure de l'incompréhension.

Je suis dans l'avant du cri,
Dans le souffle emmêlé du cordon de l'intestin grêle, dans
le soupir tordu de l'appendice, dans le gémissement
enroulé du cordon, dans le grondement du foie et de
l'estomac.

Je suis dans l'avant du cri,
État crépusculaire,
Perdu, égarement dans les détails de l'anatomie.
Balbutiement tenu en suspens, déséquilibré et proche du
cœur battant.

Je suis dans l'avant du cri, qui ronge son frein, qui se tient
sur des charbons ardents, qui s'accroche aux veines
bleutées, trajectoires rouge sang sous la pâleur des
vampires humanoïdes.

Croassement du cri qui se cherche une sortie.

Mes pieds martèlent la terre endurcie, secousse de ma
carcasse crispée.

Tremblez mollets, tibias, cuisses, jambes, péronés.
Tremblez fesses, ventre, hanche, sexe.
Tremblez bras, mains, coudes, aisselles et ongles déchirés.
La plainte s'éveille, atteint la gorge, brûle les amygdales, cogne contre l'email, lettres et syllabes enchevêtrées, creusent leurs stries dans les gencives faibles, défaisant, une à une, tous les ponts de l'articulation.

Ça chatouille,
Ça grince,
Ça rugit dans les brancards.
Dois-je me retenir de ?
Dois-je m'empêcher de ?
Dois-je m'arrêter à ?
Ça pousse,
Ça grogne,
Ça hurle,

Mes joues se gonflent sous la pression.
Apnée du rêve ou du réel ?
Suis-je en éveil ou en sommeil ?
Mes yeux injectés virent au violacé,
Mes tempes explosent et se déchirent en fines lamelles de chair en lambeaux.

Je suis dans l'avant du cri,
J'écarte grandes mes lèvres agitées et éructe, gueule, vocifère le tapage, le délire, l'égarement.
Claque pareille à une déflagration, frappe coup de tonnerre dans le ciel-grisaille.
Rauque et puissant, le cri bruisse, éclate, provoquant les premières pluies.

Et sous le ciel orageux, sous la goutte qui mouille, sous le corps apaisé, le cri chante et disparaît.

Ce cri, hypothétique. Je l'entends dans mes oreilles et dans ma mémoire mais il n'est que ça. Il s'effondre. Plateau désert de la conscience, ma colère et ma revendication sont souterraines. Inexprimé mais pourquoi la chercher en suivant le chemin sinueux de la faiblesse. Soudain une pression se déploie dans la poitrine. Cette faiblesse, elle est là. Mon enfance, mon appeurement devant et dans le monde qui se découvre comme par monts et vallées, sacs et ressacs surprenants. Entrer dans les auparavant secrets fonctionnements du Monde... *Ah c'est comme ça.* Suspendu à l'explication des autres, plus grands, le regard contreplongé. *Ah faut faire comme ça...* L'abîme, le néant, le silence du monde face à l'inaction, face à la peur... La rage de devoir agir. Colère, la rage de devoir agir pour comprendre. Frustration de l'acculé, la peur de saisir et l'obligation de s'y mettre et de s'y attacher.

Se jeter avec désespoir, résignation et peur au sol, aux cordes, aux arbres, à l'assaut des marches, des étages, à travers les seuils. Angoisse devenu anxiétés. Et la peur enragée de ne pas avoir un texte, un mode d'emploi, un semblant de papa, un semblant de tuteur, une barre de fer, une canne en bois. Se tenir, estimer la profondeur, taper les branches des arbres à fruits. Colère. Résignation. Frustration — un cri encore coincé entre les molaires — qui passe les lèvres déformé par la pression de la mâchoire. Je geins. Je me découvre à la merci, manquant. Ayant au centre, cette absence dans les tripes. Certitude ! Certitude ! Je voudrais crier une

condamnation de moi-même. Une fuite de ma propre liberté. Je veux je veux je veux je veux. Rien. Le calme et le repos noirs comme un paysage dont les charniers des massacres et des rebellions matées, des guerres passés nourrissent encore la terre et imbibent les récoltes. L'action seul peut me sortir. Merde. Coincé entre le confort du pareil, de la reproduction et la terreur du nouveau, de l'imprévu dont on ne saurait trop que faire. Pousser les doigts dans la terre. La connaître. Des ongles plein de gadoue, des cloques pleins les paumes, les brimades pleins les tympans. Faire de ma volonté un ciment, de mes larmes, un béton. Un jour. Une brique. Un mur. Être à l'ombre pour contempler. Une fois saisi, le monde chuchote enfin une langue de l'espoir et de la joie.

Codicille : Plonger dans l'abîme, la retrouver. Trouver ma faiblesse, m'y tenir, attendre. « Pour crier je n'ai pas besoin de la force , je n'ai besoin que de la faiblesse, mais vivra, pour recharger la faiblesse de toute la force de la revendication. »

Le cri s'est détaché de la gorge, mais ce n'était plus une voix humaine. Ce n'était plus rien qui puisse être ramené au langage. Une onde. Un râle inversé, aspiré par l'invisible. Et pourtant, ce cri ne disparaissait pas. Il se réfractait sur lui-même, se propageait en dehors du temps et de l'espace, trouvant un point d'ancrage dans la matière. Il devenait autre. Il s'arrachait de sa source, se dédoublait, s'emplissait d'une présence qui n'était plus celle du corps qui l'avait émis. Son double naissait dans l'ombre projetée des parois du souterrain, une silhouette mouvante faite de l'écho d'un cri qui ne voulait pas mourir. Une matière vocale qui n'était plus la sienne, plus celle d'aucun organisme. Quelque chose de refoulé par la réalité même.

Là où tout s'écroulait, où la chair s'effondrait sous le poids des siècles accumulés, l'ombre se détachait lentement. D'abord un frisson, puis la silhouette se coagula, noire sur le béton craquelé, dans ce labyrinthe où les voix humaines étaient mortes depuis longtemps. Elle s'extirpait du cri, le déchiquetait de l'intérieur, le recomposait en un son non terrestre, un écho d'une époque où l'humanité n'avait pas encore prétendu à son propre mythe.

Les bottes marchaient quelque part au-dessus, mais ce n'étaient plus des bottes humaines. Elles faisaient vibrer la terre comme si l'univers se rétractait à chaque pas, une pression insoutenable contre les parois de la raison. Les dirigeants là-haut, ces entités décharnées, hurlaient des ordres qui se transformaient en poussière avant

d'atteindre la moindre oreille. La langue du pouvoir n'était plus audible, noyée dans un ultrason de décomposition.

Le double grandissait sur la paroi, d'abord flou comme une réminiscence mal encodée, puis net, affûté comme une lame. Il tournait lentement sa tête sans visage. Il ne parlait pas. Il ne pensait pas. Il était l'inversion du cri, la négation de toute parole, une présence qui ne cherchait rien, sinon à être. Et cela suffisait à pulvériser tout ce qui se tenait encore debout.

Le narrateur, s'il en restait un, s'effaçait. Sa gorge était une cicatrice d'où ne pouvait sortir qu'un râle brisé. L'ombre était passée de l'autre côté, derrière les murs, infiltrant la structure de la réalité elle-même, et avec elle, le cri devenait un trou dans le monde. Un vortex inversé, aspirant le dernier semblant de narration.

Les murs tremblaient sous l'impulsion du cri, une déflagration muette qui parcourait la matière comme un virus à la recherche de son hôte. La structure du réel se fissurait lentement, libérant dans l'air une odeur de métal brûlé, un goût d'électricité statique sur la langue. On aurait dit que le souterrain lui-même essayait d'expulser quelque chose de trop ancien, de trop énorme pour être contenu.

Et puis, une lueur. Une irisation étrange, spectrale, suintant des interstices du béton. Ce n'était pas la lumière telle qu'on la connaissait. Ce n'était pas non plus une ombre. C'était l'interstice, la ligne fragile entre la substance et son reflet. Là, une forme se dépliait, longue,

ondulante, comme si elle était tissée dans la trame même de l'espace.

Elle se détachait du mur lentement, surgissant du cri lui-même, un écho matérialisé qui refusait de s'éteindre. Sa texture fluctuait entre le solide et le liquide, entre le tangible et l'illusion. Elle n'avait ni yeux ni bouche, et pourtant elle était là, consciente, entièrement tissée de ce cri qui ne voulait pas mourir.

Les murs s'effritaient autour d'elle. Quelque chose se rétractait, une force inconnue refaisant surface après des millénaires d'oubli. Ce cri avait traversé le temps, s'était imprimé dans la structure même de la réalité, et maintenant, il appelait à lui son propre double, sa propre essence détachée du monde matériel.

Les bottes continuaient de résonner au-dessus, mais elles semblaient de plus en plus lointaines. Comme si elles n'avaient jamais eu de substance. Comme si elles n'avaient été qu'un vestige, une hallucination collective imposée par un système à bout de souffle. Il n'y avait plus de dirigeant, plus d'ordre, plus de structure sociale. Seulement l'ombre grandissante sur la paroi, tissée dans la vibration même du cri, prête à s'effondrer sur le monde.

Le narrateur n'avait plus de corps. Il était passé de l'autre côté, aspiré par l'onde. Il n'était plus qu'un regard suspendu dans l'éther, un témoin d'une apocalypse qui n'avait pas besoin de feu ni de cendres. Une apocalypse de l'être, un effondrement du moi, une chute libre dans l'abîme où les concepts mêmes se dissolvaient.

Et puis, plus rien. Juste l'écho du cri, étiré à l'infini, réverbérant contre les parois d'un monde qui n'existant plus.

Mais dans ce vide, une vibration. Une pulsation à peine perceptible, suspendue dans la matrice éteinte du réel. Une contraction, un battement primitif. Et puis, une forme embryonnaire, baignée dans un éclat blanc aveuglant, flottant dans un liquide sans origine. Quelque chose renaissait, en attente, tapi dans l'interstice du néant.

Pas encore. Pas tout de suite. Mais bientôt.

Ce cri va m'étouffer s'il reste coincé là dans ma gorge et le haut de ma poitrine. S'il sort, s'il arrive à sortir, il sera minuscule, aigrelet, sans portée. Dans le rêve des fois, on arrive à faire sortir cet impossible cri, il peut être terrible à réveiller l'autre. Il a coûté beaucoup d'effort et terrifie. Je ne parle pas de cela, je ne dors pas, j'étouffe.

Ce cri m'étouffera si je ne parviens pas à le faire sortir. Il m'étouffe déjà, m'empêche de reprendre mon souffle. Il faut qu'il descende, m'emplit tout le ventre, le dos, tout le sexe, les jambes même. Solide. Je sais dans ma tête, mon corps ne suit pas.

Ce cri m'étouffe déjà, car il faut du temps quand on a le souffle coupé pour retrouver l'automatisme de la plus automatique des routines du corps

Réapprendre à respirer comme un bébé. Pousser ce cri de douleur des poumons qui s'emplissent d'air pour la première fois. Pousser ce cri d'effroi face à la lumière vive. Ce cri de terreur d'entrer dans l'univers glacé. Ce serait bien. C'est exactement ce que je veux sans y parvenir.

J'écris et l'étreinte se fait moins poignante. Il se passe quelque chose comme un minuscule filet de souffle qui descend, s'amplifie, s'expande, se calme. Doucement, calmement, il se forme le hurlement que j'attends à faire trembler les murs, briser les verres, terrifier mes voisins. Encore et encore, fluide et continu, il résonne, se fait entendre au loin, se répercute. C'est bientôt un concert ininterrompu de cris qui se répondent de loin en loin de

toutes les poitrines, de tous les ventres. Un cri libérateur et continu.

Souvent je regarde la boite aux mails pour me sentir en sécurité — j'en laisse pas mal de fermés pour me sentir sûr de moi (le plus souvent aussi c'est la poubelle sans regarder) (je me remémore le chiffre et je regarde en comparant — là j'en suis à dix-sept) — parfois je fais le ménage, je regarde, je trie, je colle en spam je déplace je change je laisse tomber je laisse faire j'oublie je préfère — je me demande j'écris, je me demande j'écris je crie un grand et long silence me répond — je me demande si — je laisse faire, je laisse filer je préfère me prendre pour un autre, je me regarde dans la glace, je me défie je me sers de mes yeux mais un seul fonctionne vraiment je ne garde aucune perspective, je vais regarder ailleurs, je lis des trucs sur les affres que nous subissons, que d'autres subissent par la volonté imbécile d'autres encore qui se pensent maîtres de ce qu'ils disent ou de ce qu'ils font mais ils ne sont agis que par des idées laides et bêtes à pleurer — meurtrir blesser frapper cogner agonir avilir — le monde tel qu'il est, je regarde encore je vais marcher, c'est un pays libre, les caméras de surveillance fonctionnent, au même moment certainement dans certaines écoles confessionnelles du côté de cette ville dont il est le maire il fallait bien que ces choses-là se passent au même moment, je vois ça, au même moment que d'autres je regarde et cette indignité-là me révulse : c'est un pays libre comme cette école oui — je crie dans le silence un silence obtus et fermé de rien, je ne crie pas, je ne dis rien — je regarde derrière moi, je chante ou

alors je siffle j'oublie je regarde devant moi un pied devant l'autre, je marche — dans mes poches j'ai enfoncé mes mains *ce n'est pas qu'il fasse froid / le fond de l'air est doux* alors je pense à toi je crie je te hèle ou sans un seul mot je t'appelle *les gens il faudrait ne les connaître que disponibles / à certaines heures pâles de la nuit* — il fait noir je n'ai pas peur je me lève je ne crie pas il fait noir j'avance doucement pieds nus — il fait froid je n'ai pas peur — les rêves s'estompent doucement, il y a *quelque chose dans l'air qui a cette transparence et ce goût du bonheur qui rend ma lèvre sèche* et dehors sur les étals des marchands les gâteaux sont entassés au miel à la semoule aux dattes — le cri, un cri, un râle, des remugles — j'ai autre chose à faire que de crier, je voudrais m'éteindre ou je voudrais t'étreindre, je voudrais m'asseoir et me trouver enfin devant quelque chose de vraiment important à faire, la foi a déserté mon clavier longtemps j'y ai cru pourtant et puis un jour, sans crier gare ou Hardi ! Hardi ! comme disait le poète, il n'en a plus été question — j'ajoute des virgules, j'ajoute des italiques je descend la rue de l'Équerre, l'arbre qui jouxte le garage désaffecté, la goudron et les murs, le silence de la rumeur, les cris des enfants — je marche, je ne crie pas ça reste dedans en un sens parce qu'il faut que ça reste là, juste là — il y avait cette façon de dire *je te jette un sort parce que tu m'appartiens* tu te rappelles et ça faisait aussi *et ça m'est égal si tu te fous de moi puisque je t'aime* — la voix est une affaire qu'il est nécessaire de faire chauffer, doucement avec des exercices, il faut comprendre qu'elle peut se casser à jamais, il vaut mieux chanter doucement murmurer presque superficiel et

léger doucement comme le parfum des mimosas c'est de saison mais doucement et lentement et longtemps — comme quelque chose d'inattendu mais d'espéré pas voulu pas demandé pas offert, mais là seulement au moment où tu l'attends sans l'attendre — là doucement et lentement et longtemps

Assise dans la salle d'attente, l'image était attendue, redoutée. C'est toi qu'on appelle. La secrétaire te remet les clichés dans une enveloppe blanche, tu souffles. C'est bon signe, sinon le médecin aurait demandé à te voir. La secrétaire ne lâche pas l'enveloppe. Le médecin va vous recevoir madame. Une torsion dans l'estomac te saisit. Sous l'estomac, en arrière, au-dessus de l'utérus, tu ne sais pas trop mais ça se comprime, tu le sens. Le médecin t'appelle. Tu entres dans son bureau en apnée, tu sens ton souffle aspiré vers le fond de toi, de l'air entre sans que tu puisses expirer, tu te vois comme un poisson hors de l'eau mais tu as l'impression d'être à des dizaines de mètres sous l'eau, là où les poumons se compriment, tu te raisonnes, c'est peut-être la procédure, tu t'assieds, tu vois la tête du médecin, tu entends sa voix, il y a une grosseur madame, c'est un peu embêtant, il te dit les centimètres, la localisation, tu sens la puissance de la compression qui resserre tes organes, qui t'interdit d'écouter, tu vas pour crier, tu serres l'enveloppe dans tes mains, tu la froisses, madame? madame? Essayer de souffler madame, tu ne souffles pas, quelque chose essaie de sortir de toi, ça pousse, ça bloque ça remonte, ça empêche, tu sens comme des sanglots, comme un cri qui monte de tes entrailles là où une grosseur a pris place, que tu veux expulser dans ce cri, comme à l'accouchement, tu penses à l'accouchement aux cris que tu poussais quand tu as donné la vie, mais rien ne sort, ça

pousse, ça y est, tu vas crier, tu entends un non immense qui prend toute la place dans ta boite crânienne, ça cogne, ça résonne mais ce non ne devient pas voix, le non hurlé silencieusement est dans tes yeux affolés plongés dans les yeux du médecin, calmez-vous madame, le cri monte, tu n'entends rien de ce qu'il te dit, tu ne vois plus que ses lèvres bouger, il se lève, pose sa main sur ton épaule, ça y est, le cri va sortir, tu as les yeux fous, la bouche grande ouverte, tu te lèves, tu attrapes les bras du médecin, quelque chose pousse depuis loin en toi, tu ne cries pas, tu tombes, le médecin ralentit ta chute, tu n'as pas crié, à peine soupiré juste avant qu'il ne te retienne et accompagne ton corps inerte sur le sol.

Je suis de nouveau au bord de la route, baigné dans l'air chaud, ce sera la dernière fois, je vois au loin, plus bas, les étoiles qui brillent, ces milliers de taches blanches et rouges perdues dans le soir. Je me suis placé à la sortie du virage, à la corde, je les entends, ils arrivent. Elle va dire dans quelques secondes :

— Mais qu'est-ce que vous faites, on ne s'arrête pas là.

Je sais que ces deux mécaniques aux yeux blancs qui crient dans la nuit s'approchent de nous, et je sais qu'à cet instant un homme se tourne vers elle, une arme dans la main et qu'il lui dit :

— C'est ici que tu descends.

Un autre homme sort de la machine, il ouvre la portière près d'elle.

La lumière blanche des mécaniques folles éclaire son visage étonné et c'est le choc. Je ferme les yeux et je crie et il sort de ma bouche le son d'un arbre fendu par le gel, hurlant à mort dans l'hiver. Le silence et le grand nuage de fumée blanche, le feu commence dans le moteur. Elle sort de la mécanique et elle commence à marcher sur le bord de la route, et je suis là, comme toujours à ma place. Je lui dis les mêmes mots, ceux que j'ai répétés tant de fois :

— Laura, tu es blessée, je vais t'accompagner, on va te soigner.

Elle me regarde, elle me donne la main et nous allons dans les avenues bordées de grands palmiers, seuls. Nous arrivons à un petit immeuble qui diffuse par ses murs une lumière chaude, comme s'ils étaient faits de briques d'ambre enfermant chacune une étincelle d'or en fusion. Un homme vêtu de blanc, sans visage, sort du bâtiment, il vient vers nous, puis il emmène Laura dans l'immeuble. Dans quelques minutes elle ressortira guérie, mais cette fois je ne serai plus là, pour moi c'est la fin.

Mais ce sont les mots de mon père qui me hantent ces derniers temps. Tous les soirs de mon existence, sans exception, il appuyait sur la flèche du générateur d'images et il disait :

— Regarde et écoute les voix de l'Ancien Monde.

Alors dans l'espace noir du bunker, des couples apparaissaient, ils dansaient sur une musique étrange, et leurs ombres comme prises d'un besoin de liberté, elles dansaient elles aussi. Le danseur et la danseuse se tenaient par la main, jamais ils n'abandonnaient l'autre, pourtant certaines femmes accrochaient leurs jambes au cou de leurs partenaires, d'autres se laissaient glisser entre les jambes de l'homme avec qui elles dansaient et celui-ci avec facilité les ramenait en les tirant avec grâce. Certaines femmes portaient des jupes, d'autres des pantalons, en haut elles avaient un vêtement uni et lisse qui moulait leurs seins, elles avaient les cheveux qui arrivaient sur leurs épaules, les hommes, eux, portaient tous des pantalons, et en haut des vêtements légers, ornée d'une ligne verticale de cercles noirs sur le poitrail, quelquefois ces morceaux de tissu disparaissaient dans leur pantalon, d'autres fois ils flottaient en suivant leur mouvement, ils avaient tous les cheveux courts, on voyait

leurs oreilles, et des cheveux coupés ras sur leur nuque. À certains instants les danseurs tendaient une jambe à l'extérieur de la sphère humaine qu'ils formaient avec leur partenaire, et ils pliaient le genou de leur jambe d'appui puis ils se laissaient descendre, toujours tenus par la main de leur partenaire, et ils remontaient en tournant sur eux-mêmes, comme le ferait une toupie. La musique répétitive continuait et les ombres se déchaînaient autant que les êtres humains. Certains couples cessaient de danser, alors ils sautillaient sur place et tapaient des mains en suivant le rythme de la musique, et arrivait une auréole blanche et liquide qui recouvrait les danseurs, sortait de cette blancheur le joli visage d'une jeune femme blonde, les cheveux en arrière, elle souriait, un vieux monsieur à lunettes et une vieille dame l'entouraient, ils semblaient tous heureux, et ils disparaissaient, alors les danseurs revenaient exécuter quelques pas supplémentaire avant de se fondre définitivement dans la mer blanche, la musique s'arrêtait, j'entendais des gens mécontents crier, la jeune femme blonde émergeait en tenue de soirée, souriante, un collier de diamants au cou et le vieil homme à lunette et sa compagne venaient à nouveau l'entourer avec un grand sourire bienveillant, et j'entendais des applaudissements et des cris de joie. Les images laissaient le noir du bunker reprendre sa place, et j'entendais une respiration et venait l'image d'un tissu léger et froissé de couleur rouge sang sur lequel était posé une étoffe épaisse de couleur jaune d'or, l'image fondait sur ce tissu rouge, après une coupure de noir, on devinait au loin en lettres floues, l'image s'approchait de

ce nom peint en lettres blanches sur une plaque métallique, une musique monotone et étrange accompagnait cette vision et les mots apparaissaient en grand. Dans la nuit apparaissait une mécanique se déplaçant sur une route sinueuse, elle avait deux faces, sur celle qui était à l'avant deux flux de lumière dessinaient chacun un triangle sur la piste sombre et ils éclairaient par instant des arbres fixes qui bordaient ce chemin puis une autre face de la mécanique apparaissait, elle avait deux yeux rouges et ronds et une bouche jaune pleine de signes inconnus. Des noms de gens apparaissaient sur les images, ils devaient être importants ces gens, la musique diminuait et elle était là, devant moi, ses cheveux noirs, ses lèvres rouges, ses yeux perdus, sa boucle d'oreille argentée et son visage se déplaçait légèrement de droite à gauche, au rythme des soubresauts de la mécanique et de la musique. Je voyais deux hommes à l'avant, la mécanique s'arrêtait près d'un poteau lumineux, et elle posait toujours la même question, il répondait toujours la même chose, les deux mécaniques folles et criantes arrivaient dans la nuit, elles éclairaient son visage d'une lumière pâle. Le choc, le silence et la fumée, le feu. Elle ouvrait une porte, chancelante et perdue, elle faisait quelques pas ; l'image et la musique cessait et dans le bunker devenu obscur où on entendait que le bruit du circuit d'aération, mon père disait toujours :

— Elle a disparu.

Et malgré ces mots, nous restions dans le noir assis côté à côté, attendant son retour.

Maintenant que l'heure approche, et que je peux encore laisser des traces numériques de ma vie, j'aimerais qu'il

soit écrit dans notre code les éléments suivants, je ne suis pas du tout sûr que cela sera lu un jour par qui que ce soit, mais j'ai peur de disparaître sans que mon histoire ne soit écrite, je ne serais que ces quelques lignes, même pas un tas de poussières alors je crois qu'après mon sacrifice j'en ai le droit, avant de me lancer dans les détails, je voudrais écrire une synthèse qui prendra peu de place, j'ai droit au moins à ça, après si le reste est effacé ce sera moins grave, je sais que la place sur le disque central est comptée, tout est compté dans notre monde.

Aujourd'hui j'ai atteint mes cent ans de vie numérique, je me sens presque identique à celui que j'étais à mon arrivée, je suis allé relire des extraits des données de mes premiers mois à la base, ils m'ont renvoyé un écho de ma vie d'avant, alors à cet instant je pense à mon père, je voudrais qu'il y ait une trace de lui aussi dans cette mémoire collective. Je ne sais pas qui lira ces lignes, et je suis obligé pour raconter cette existence d'avant d'utiliser certains mots, j'espère qu'ils vous parleront, qu'il y a dans votre mémoire pré transfert, certaines émotions, certaines sensations.

J'ai vécu les douze premières années de ma vie dans un bunker, mon père a essayé de m'apprendre ce qu'il savait pour que je sois capable d'affronter le dehors. Il m'a dit qu'un jour, nous devrions quitter le bunker et voir le monde, nous n'avions pas le choix. Ce jour est arrivé. Nous sommes sortis. Mon père n'a pas parlé pendant deux jours, je crois qu'il ne savait plus quoi me dire. Nous avions encore quelques rations de survie, pour éviter de les consommer trop vite, nous avons chassé des rats et quelques oiseaux noirs. Avant le lever du soleil, nous

ramassions un peu de rosée sur des toiles que nous avions tendues au début de la nuit, et tant que la température était inférieure aux cinquante degrés Celsius, nous marchions vers le nord.

Quelques jours plus tard, dans le ciel nocturne, sur cette grande surface noire sont apparus les premiers spots promotionnels pour le programme IMMOBILE : une copie de votre esprit était extraite de votre corps et implantée dans une unité numérique, l'état fédéral s'engageait à ce que la copie soit conforme, on devenait après cette intervention, un citoyen responsable, on ne consommait plus d'air, on ne consommait plus rien, on n'avait plus besoin de se nourrir, plus de problème de santé, ce programme sauverait la planète. L'état vous promettait cent de vie dans le monde numérique en échange de votre corps. Quand mon père dormait, et qu'une ouverture sur le ciel m'était accessible, j'allais voir ces spots, où l'on voyait des gens courir dans les étendues vertes de prairies montagneuses, plonger dans les eaux de lagons bleus, rire, chanter, cent ans à vivre, oublier ce chaos, cette peur, dormir sans angoisse, ne plus avoir faim, faire le mieux pour la Terre.

Après quelques nuits, alors que nous étions en hauteur dans un bâtiment encore debout, et que nous regardions en bas avec nos jumelles infrarouges, là où il y a avait une surface recouverte de débris divers, de bloc de béton, de ferraille, et quelques moignons d'anciens immeubles, une zone usée par des années de combat, une terre morte ; nous avons entendu des unités blindées arriver, des drones ont éclairé tout l'espace au sol, rapidement des démolisseuses ont commencé à réaliser une grande surface plate, détruisant tous les reliefs au laser, puis après quelques heures quand une longue piste fut prête,

d'autres unités lourdes au sol sont venues, tirant de grands trains de containers, l'ensemble formait une ligne haute et brillante de plusieurs centaines de mètres, sur chaque élément du train il était inscrit en lettres jaunes : PROGRAMME IMMOBILE, de petites unités, hautes comme des êtres humains sont sortis de chaque élément du convoi, elles se sont placées par paire à quelques mètres de la porte d'accès de chacun des containers, deux unités de chaque côté. Assez vite, sortant de leur trou, une dizaine d'êtres humains aux pieds nus et habillés de loques est apparue ; ils hésitaient, on les sentait prêts à bondir dans leur refuge à la moindre alerte, mais rien ne s'est passé, aucun drone agressif n'est venu, aucune petite unité mobile n'a ouvert le feu, alors ils ont avancé, collés les unes aux autres pour se rassurer. La porte du container le plus proche du petit groupe s'est ouverte, les petites unités mobiles se sont approchées lentement, elles ont guidé le groupe vers l'entrée, comme des chiens de berger guidant un troupeau de moutons, le premier homme, celui que les autres suivaient, était un vieillard à la peau tannée, il a hésité à entrer dans cet espace sombre et haut de plusieurs étages, une petite unité mobile près de lui attendait, dans le ciel est apparu en gros plan le visage apeuré de l'ancien, et puis il a fait un pas, on a vu ce grand espace intérieur peu éclairé, des dizaines de sarcophages en acier gris et brillant attendaient, identiques à ceux que l'on apercevait à la fin des spots promotionnels diffusés la nuit dans le ciel. Une lumière verte s'est allumée en haut du sarcophage qui était en face de l'homme, il a avancé. Pendant quelques secondes, le visage du vieillard immense est resté figé dans le ciel

noir, et on l'a vu, enfin une version améliorée de lui marchant au centre d'une place pavé de pierres grises, il était propre, vêtu d'un vêtement blanc et ample, son visage était apaisé, certaines de ses rides avaient disparu, ses cheveux semblaient légers, autour de lui des gens souriaient, certains le saluaient, des enfants jouaient sur des structures colorées. Il s'est assis sur un banc en métal vert brillant, et on a vu dans notre ciel noir apparaître ce qu'il voyait avec ses yeux, on a vu la beauté de son monde, et comme si un appel invisible avait résonné dans l'air, des centaines de personnes se sont alignées devant les containers pour y entrer, oubliant leur tanière, attendant en ligne calmement l'ouverture des portes. Toute la nuit des hommes, des femmes, des enfants sont entrées dans le train noir et moi, la tête en l'air, j'ai vu des univers que je n'aurais pas pu imaginer. Le lendemain, au lever du jour, les blindés sont partis, allant faire leur récolte ailleurs.

Au réveil, j'ai essayé de discuter avec mon père de ce que nous avions vu. Il m'a répondu que j'étais un idiot, que je ne voyais pas le piège, mais que le piège était là. Il m'a expliqué que ce qui était offert n'était pas la vraie vie, qu'une vie sans corps, c'était la mort. Je ne comprenais pas ce qu'il voulait me dire, mais je voyais que depuis notre sortie du bunker, il n'était plus le même, il semblait se tasser sur lui-même, comme écrasé, sa tête penchait sur na nuque, ses épaules s'affaissaient, et ses yeux toujours inquiets scrutaient les ombres. Je crois qu'il avait espéré que la planète se soit un peu réparée pendant notre temps sous terre. Le soir j'attendais qu'il s'endorme, je cherchais dans le ciel les reflets du convoi et quelquefois on était suffisamment proche pour que je puisse de nouveau voir ces autres mondes. Nous survivions, mais je voulais plus, je voulais vivre. J'ai voulu

le convaincre que ce programme était ce dont il rêvait, il m'a regardé comme si je l'avais trahi. Certains soirs où j'attendais avec impatience les spots dans le ciel, s'ils étaient trop éloignés, que je ne faisais que deviner ces lueurs à l'horizon, je ne lui parlais plus pendant des heures, comme s'il était coupable. Je me suis entêté, et une nuit, une fois que je fus certain que mon père dormait, je suis entré dans un container noir. Je savais où je voulais aller en entrant dans le sarcophage, et je savais qui je voulais retrouver au bord de la route.

Quand la mécanique aux yeux rouges avançait sur la route sinuuse, des mots apparaissaient au-dessus des images, et un jour j'ai demandé à mon père quel était leur sens, il m'a dit :

— Je ne sais pas, le nom de ces personnes j'imagine.

J'ai tout de suite su que son nom à elle était : Laura Elena Harring, les trois premiers mots que j'ai pu lire, que j'ai entendu résonner dans mon crâne, et quelques jours après j'ai lu à haute voix les syllabes écrites sur le panneau en lettres blanches, ces mots que m'avaient dit mon père chaque jour, je pouvais me les redire autant de fois que je le voulais :

Mulholland Drive.

Crier serait défaite.

Quand la parole fait défaut, crier. Crier mais ... La parole , signe d'appartenance à l'humanité. Le cri , un registre, un genre, une espèce, une appartenance, un signal, une alerte, un désespoir, une incapacité... Une échappée sonore où tout le corps résonne dans la douleur, dans l'effroi de ce qui ne peut , autrement, s'exprimer. Un mode de l'urgence. Des images... le vol des corneilles dans le film d'Hitchcock... Happée par une réalité ou par des spectres de scènes , les yeux fermés bien trop tard, l'image s'est fixée dans des limbes mémoriels et resurgit, ravivée par un détail, un souvenir , qui comme un déferlement, submerge. Le cri reste au fond de la gorge, spasmes de tous les muscles du cou, spasme du larynx , spasme du diaphragme, corps tétanisé, dissocié, apnée. Le cri voudrait , le corps ne peut. Aucun son . L'air manque. Cri muet. Souffle absent. De la plante des pieds à la racine des cheveux, tout le corps est un cri muet , hors de soi, mais avec soi.

Crier serait défaite.

Avant. Après. Avant le cri. Après le cri. Sur place. A l'arrêt. Le corps semble s'être absenté. Une défroque. Un pantin. Un épouvantail, peut-être. Comme une noyade, il faudrait retrouver l'impulsion qui permet de remonter à la surface et prendre un peu d'air. Mais l'air est irrespirable . Ça brûle. Ça pique. Ça ne peut se respirer. Le corps n'y consent pas. Panique. Doucement, lâcher. Curieusement, ce sont les mollets qui donnent le signal et lâchent la tension, puis les fessiers, les hanches, le ventre, les

épaules et enfin le diaphragme qui semble à nouveau se réajuster, dans un regain de souplesse. La panique semble céder . Mais il faut le vérifier . Réaccorder son corps. Synchroniser ce qui fut, sera, tête , tronc, membres , tout le corps. La glotte mobile à nouveau. Se parler doucement, chuchotis intérieur, son coupé, colloque singulier et bienveillant, pour soi-même. Intérioriser. Se questionner ? A venir, séquelles ? stigmates ? cicatrices ? Traumatisme, syndrome post traumatique, réitératif ? Ou bien banalisation, vivre comme avant, comme si rien...

Crier sera, peut-être, une défaite.

Le souffle, léger comme la pointe du pinceau, calligraphie l'inspir, puis l'expir, et à nouveau, le rythme s'installe. Mouvement vital retrouvé du corps. Apaisement. Le reste est encore à écrire.

Codicille : Pas du tout à l'aise avec Artaud . Je connais très mal et l'homme et ses œuvres. Vu quelques vidéos dans des expos, où il déclamait ses textes. C'était pour moi difficile à supporter. Je ne ressentais que la souffrance de cet homme. Depuis j'ai consulté sa fiche Wikipédia (très détaillée) pour une vision plus objective. La proposition d'écriture aurait été faite ailleurs que dans cet atelier, j'avoue que j'aurai allégrement « séché » la proposition.

Je n'entends plus personne pousser de longs soupirs. Ils appartiennent à un autre temps. Ils appartiennent au temps des meutes de chiens la nuit et de la marchande de lait le matin. Des bains de feuillages les mercredi, des vermifuges à la rentrée des classes et des uniformes pour l'école confectionnés sur la machine à coudre de la voisine. Aujourd'hui les respirations sont devenues courtes, haletantes. On avale l'air par petites lapées précipitées parce qu'on a mille choses à faire et l'esprit sautille d'une pensée à l'autre sans répit. La mairie a éradiqué les chiens errants et le lait pasteurisé s'achète en brique au supermarché. J'ai la nostalgie des longs soupirs. Je veux retrouver le chemin du soupir long et profond. Je crois que seule la respiration du soupir permet le cri. Impossible de pousser un cri si on a la respiration en pointillée, une respiration de survie. Impossible de crier si on est en apnée. Le cri si on le pousse sera comme estropié, maladif. Il ne tiendrait pas et il se pourrait même qu'il ne soit pas audible parce que étouffé sans force, mort-né. Je prépare mon cri. Je l'affûte comme une lame dans mon ventre. Je sais que j'ai un cri en gestation quand mes dents s'entrechoquent, quand je mords mes lèvres, quand je retiens mon souffle. Mon cri à peur du jour. Je sais pourtant que c'est en plein jour qu'il éclatera. Il me semble qu'il ne se contentera pas d'éclater et de surprendre ceux qui l'entendront, ceux à qui il sera adressé. Je pense qu'il prendra possession de tout mon corps. Mon corps entier sera cris. Une danse inédite du corps qui se cabre et ondule soutiendra mon

cri, le portera sur les fronts baptismaux comme pour dire voyez, voyez, il est advenu. Mon cri un fois lancé semblera ne plus pouvoir s'arrêter. Il sera long, antique, primal, premier. Il s'amoindrira en grognements comme une bête acculée et qui n'a plus la force de faire face à son assaillant. Je serai un taureau sans force dans l'arène. Mon cri sera alors un râle sourd et mon corps cherchera à rentrer dans la terre pour y disparaître pour toujours. À moins que forte du cri qui m'aura redressé la colonne vertébrale je ne me tienne debout droite et prête à faire face au monde quel qu'il soit.

en bec de corbeau cela discorde — le scalpel de la parole invoque le chaos de la chair — le corset du corps craque de tous côtés — la craie du râle grince dans le ventre — c'est Job qui est là — tesson de terre cuite dans les doigts à se gratter la peau — ni répit ni repos — la peau craque et s'effrite — quel crime face à l'autel du ciel — seul avec soi-même — crabe sécrété dans la plaie — il croît entre les bruits de sanglots — les tombes d'ombre s'étendent — tout s'inscrit sur le spectre du corps — de l'étau du vide au spasme d'écume — du souffle du ventre étranglé à la suie de la gorge enrouée — la cavité du corps se creuse — un crissement de lichen s'inscrit sur les parois — hors d'haleine le mur est écorché de nuit — cela s'écrit en noir sur la corde cuirassée des jours — fracas de l'écriture — le ciel la terre le cri —

Je rêve que je crie. Je voudrais m'éveiller garder une maîtrise celle au moins de taire le cri qui s'échappe comme l'air d'une baudruche gonflée à la bouche lorsque l'on tire sur les parois du goulot pour réduire la circonférence en fente pour garder l'air plus longtemps prisonnier au-dedans que ça dure ce suintement sonore à effrayer les chats un râle sous l'oreiller plaqué sur bouche et narine. La nuit le cri crie. C'est sa fonction il crie. Il crie d'un souffle infini depuis des poumons devenus montgolfières. Il crie inépuisablement dans un silence molletonné de sommeil. Il a pris le pouvoir semble incontrôlable. Sans douleur dans une inquiétante intensité il tient sa note sans relâche à rendre jalouse une cantatrice. Lui seul sait ce qu'il y a derrière, son amont et sa source. Il n'éveille rien. Il n'éveillera rien. Il n'appellera aucune source dans aucune cloison. Dans le rêve il tourne sur lui-même à une vitesse folle. À cause de la force centrifuge que son mouvement circulaire engendre il est intouchable hors de portée et personne ne viendra y voir. Il crie. Le cri crie. En rêve je crie. Elle aussi écrit.

Codicille : pas d'autobiographie, déjà écrit sur mon cri, donc imaginer celui qu'un de mes personnages qui porte son cri et s'épuise à le garder enclos dans le dedans de sa cage thoracique dès qu'elle ouvre les yeux le matin et ce même travail épuisant jusqu'au moment de s'endormir et le cri n'a plus que le sommeil de cette femme pour pouvoir crier.

Ton cri est dans ton ventre tu ne sais pas bien où. Il ne te fait pas mal c'est juste une présence, tu sais qu'il est par là en dessous des poumons, plus dans les bas morceaux, dans les abats, les tripes dans le foie, les rognons, au milieu de la panse. Dans tes entrailles. Ton cri n'est pas un son, ton cri, il est liquide. Ton cri ce sont les larmes qui ne sortent de toi que quand tu es couchée, comme ça sur le côté, les jambes repliées, les cuisses qui poussent le cri caché là dans ton ventre, qui appuient et qui pressent, qui poussent et qui repoussent qui font sortir le cri en litres d'eau salée, de l'eau salée, de l'eau de mer. Dans la même position que pour donner la vie tu expulses ton cri. L'eau amère d'être non-mère, expulsée de tes yeux qui refusent de voir au-delà de ce vide.

Parfois aussi ton cri qui sort est rouge sang, il a le goût du fer. Ton cri sort de tes mains, de tes jointures qui cognent, qui frappent et qui voudraient tant casser cette muraille de leurs dos à tous ceux qui te tournent le dos, ce mur de dos tournés qui t'enferment dans cette cage, dans cette grotte, ce réduit, cette cellule, ce placard qu'ils construisent de leurs corps, lourds, larges et uniformes quand ils te tournent le dos. Mais quand tu veux cogner ils sont déjà bien loin ils t'ont tourné le dos et ils ont disparu, alors tu cognes quand même, dans tout ce que tu trouves, dans une pierre, dans un arbre, dans un mur de parpaings ou bien un mur de planches. Tu cognes et de tes mains sort le cri libéré par ta peau déchirée qui ne fait plus obstacle au cri qui veut sortir. Ton cri qui habite là, dans ton ventre, dans tes tripes, tu ne sais pas bien où.

Mais tu sais que parfois quand tu as bien cogné que tes mains sont inertes qu'elles ne peuvent plus bouger, quand tu n'as plus de larmes et que tes yeux sont secs à devoir les fermer, parfois les mots arrivent, des mots comme des cris alors tu les écris

Toujours Mow, celle de LVME, celle des peurs, celle de tenir tête à. Toujours creuser en elle pour mieux faire connaissance. Avec de tels outils que ceux de trouvés chez Boost, on creuse des personnages d'une belle épaisseur

D'effroi, de terreur, de stupéfaction, de mécontentement, il sort violemment des corps, il effraie le monde, terrasse l'indicible, il fait tomber les murs, abolit les frontières, égalise les genres, terrorise la violence, il ne s'arrête pas, il équilibre la balance de la justice, adoucit les chagrins, tarie les larmes, redonne la douceur à l'enfance, ne se décourage pas, harangue le pouvoir, fait reculer la stupidité, il est la révolution portée dans les corps, la colère des os, celle de la désespérance, il broie le désespoir, libère la souffrance, il avance coûte que coûte, brave les interdits, il écrit sur les banderoles, il n'a plus rien à perdre, ne craint pas les forces de l'ordre, il tombe, il se relève, il porte l'espoir d'un monde meilleur, il est là dans la rue, dans les livres. Il Est Cri.

Je me suis laissée guider par ce Il est Cri (Il écrit) sans doute influencée par — Tenir tête à l'utopie— et — Peur de rien — Plus facile pour moi d'écrire l'universel que l'intime, mais consciente que les deux finalement se rejoignent.

Le hiéroglyphe du cri qui prendrait souffle au fond de la conscience éveillée impose le contrepoint de son asphyxie. La fuite du son appelle le trou béant du silence qui est gouffre de naissance et de mort dans une fugue furieuse systématiquement renouvelée. Idéal dans sa forme contrapuntique le cri ne se nourrit que de la dissonance muette qui l'impose. Sa force est la menace même d'une disparition, son intensité n'a d'égale que la puissance de son assouvissement. La pulsation du cri à thème constant dessine les mesures cadencées d'un battement fibonaccique. — qu'un — qu'un cri soit — qu'il perce la nuit — qu'il trouve la fragile membrane — qu'il explose dans sa vibration d'or l'organique —

Tu écris, tu ec...cris, tu ..cri...es, du son, à l'origine,
Du larynx-labyrinthique de l'oubli, tu cries
Cordes vocales emmêlées, tu cries
Et puis, le voilà, le cri, l'enfoui du regret,
De la crainte , de la peur, de l'oubli, le cri
A tout jamais, le cri, au-dessus de la faute,
De la crainte, de la peur, de l'horreur
Bouche ouverte, tête nue, mâchoire et corps écartelés
Gorge ensanglantée, qui racle ses mots, tu cries
De l'enfui du regret, du remord, du repli,
Ni lumière , ni appel d'air, tu cries,
Dans le noir, dans le bruit, dans la nuit, tu cries
Et puis le voici,
Remonté d'en bas, du creux des reins
L'inavouable petite mort, tu cries

Le cri, le premier. Après la chute dans le monde, le cri de la rencontre, de la première inspiration, dépliant les poumons, remplaçant la douceur du liquide amniotique par l'air. La chaleur du ventre maternel par l'agression de la lumière, du froid. Le cri, attendu, guetté. Le cri de la vie. Sommes-nous les seuls animaux inquiets au point de frapper le nourrisson à peine né pour obtenir ce cri ?

Le cri. La première réponse, à tout, la peur, la surprise, la joie, l'horreur. Toujours, l'instinct commande le cri. Puis toute une vie pour l'apprioyer.

aujourd’hui même ni précaution ni annonces | fidèle à sa course brusque et certaine il a refait surface | le temps mauvais cloué haut sur la porte | immobile terrifiant hors d’atteinte | et d’irréductible béance | jouant la pantomime glacée de ses revenants Un rêve ventre à terre d’écorché vif aux barbelés de l’esprit |des éclipses de mots enfoncés dans sa bouche ouverte | derrière le front les ornières automatiques de l’amnésie | Il a ressurgi| Chaque fois avoir depuis si toujours perdu la force inaudible du Jusqu’aux carcasses d’images | jusqu’à les figurants figés de la scène d’Impossible mémoire |d’Impossible l’oubli | peut-être deux |celui qui serre bloque plie broie |l’autre minuscule fœtus sur ses genoux |dans le dur de ses bras dans l’odeur de son tabac ? dans la chaleur de sa peau ? dans le rouleau de ses cœurs continus ? | dessus les échos d’une voix d’éther (empêchez-le de) ne le bou-r-geons pas sinon (alors au moins trois) |dans la lumière dans l’obscur dans le sang métal |dans l’éclair mêlé d’or-argent |jusqu’à la rage-désespoir |l’Impuissance blanche du Cri efface-tout |Out

Une rumeur se répand dans la cour de la maison arabe. La foule se réunit les femmes pleurent. Tu ne sais rien, tu ne comprends rien. Tu devines juste. Tu sais que les hommes se sont réunis pour le porter. On t'appelle, tu avances, tu vois le cercueil porté à bout de bras traverser la cour sous le soleil d'octobre. Puis tu ne sais plus. Tu n'entends plus, tu ne vois plus rien, un cri si fort retenti qu'il t'a sorti de ton propre corps. Tu n'es plus là. La douleur est trop forte. Tu refuses l'instant. Tu disparaîs dans ce cri qui ne sors pas, dans ces larmes qui ne viennent pas. Tu n'es même plus spectatrice. Tu ne sais plus. Tu n'es plus là.

Une femme te saisit par les bras, tu entends « courage, courage »

tu te dégages, tu es à l'entrée de la grande maison. Tu as traversé la cour inconsciente. Tu regardes le cercueil qui remonte la rue. TU entendis les prières. Tu cherches ta sœur qui suit discrètement les hommes enfouie dans sa douleur. On vous met dans une voiture que l'on gare près du cimetière pour que le voyez partir une dernière fois. Les pelletés de terre sont rapides, efficaces. Des prières. Et le père n'est plus. Le premier deuil d'une vie, l'apprentissage de la mort pour la première fois. Il y a 25 ans. Le cri retentira pendant de longues années, te vrillera les tripes jusqu'à ce que tu acceptes la vie avec le cri à tes côtés.

s'il lui est arrivé de crier plus rien en elle aujourd'hui ne crie. oh plus rien ne crie

avoir écrit et penser que tout est faux. tout ce que je vous écris est faux. je répète : tout ce que je vous écris est faux.

un cri est souvenu, un cri remémoré. rien de ses circonstances, si peu. souvenir de la chambre souvenir d'elle agenouillée sur le lit, un matelas posé au sol. une chambre plutôt nue, des traces de soleil au sol des traces sur les murs diagonales longues. présence de deux entités présence de deux personnes de deux personnes de sexe opposé où est-il comment se tient-il parle-t-il que dit-il il parle ils se parlent et est-ce qu'elle souffre mais de quoi se parlaient-ils présence d'eux masses séparées était-elle couchée étaient-ils couchés s'est-elle alors agenouillée quelque chose lui a été dit une parole ajoutée une question de plus une remarque peut-être banale un rien et le cri est venu voilà que le cri est sorti. comme un arrachement un arrachement de soi un arrachement à soi. le cri s'est arraché d'elle l'arrachait à elle-même elle-même l'entendait

il ne suffit pas de dire qu'il était immense toute proportions gardées il a bien pris toute la pièce se déployait depuis sa colonne dont nul ne sait où elle trouvait son origine, la colonne du cri qui la traversait dont elle saisissait de l'intérieur — en son intimité et dans la lumière du lieu — les aspérités les enroulements les modulations ; le cri est à la fois long et bref je répète

le cri est à la fois long et court eut plusieurs départs plusieurs fins se reprenait se réinventait il n'aurait pas pu durer il lui passait par la bouche pour s'élever vers on ne sait quelle nuit astrale ou désastrale. je dis ici un espace quand c'était en elle de la rugueur (rugosité) du frottement de l'humidité, des souffles ayant leur intelligence propre traversant des masses, masses de chairs (qui toutes reçurent un nom, en leur temps et pas pour les siècles des siècles. l'auteur l'autrice demande pardon pour cette interruption)

ils durent être nombreux à l'entendre, au-delà de la chambre. l'entité compagne alors la saisit se redressa elle aussi sur ses genoux la saisit la serre dans ses bras sanglote lui parle lui dit des mots insensés qu'elle n'entendra plus jamais qu'il ne dira plus jamais qui ne sera plus reparlé il lui parle de lui dans un grand affolement d'amour pour elle, elle reçoit toute cette urgence il veut qu'ils partent qu'ils s'en aillent sans attendre sur la tombe de son frère, à lui. ils y vont, ils s'en vont, ils roulent dans la nuit, tant qu'ils ne sont pas arrivés la tension reste paroxystique et là-bas, c'est loin, au matin ils mettent du temps à trouver la tombe

la tombe de l'enfant mort au soir de l'enfance

codicille : les phrases qui ne veulent pas se laisser faire qui arrivent tout à l'envers, fanfarailles, sens dessus dessous qui vous laissent face à l'énigme de leur incorrection : c'est où que ça cloche —

Au même endroit. Engloutie. Enfouie sous des tonnes d'eau. Ta vie tétanisée. Liquidée. Elle, c'est ton corps raidi, lave figée ou tronc largué, immergé. Elle c'est lui entièrement — ton cri enfermé. Ton cri fait corps avec ce qui ne ressemble plus à rien. Même pas à l'attente. Il y a des siècles, peut-être as-tu tenté de crier quand ta coque de nerfs a pris l'eau. Mais personne n'écoutait. Ton cri s'est tu. Ton cri s'est effondré sur lui-même dans le champ noir, à la merci du pire, quand rôdent les prédateurs. Tu ne peux même pas ouvrir la bouche, l'eau lourde rentrera et prendrait une place qui existe à peine. Si quelqu'un cherchait à te rejoindre dans les abysses, il devinerait ton cri rien qu'en voyant le sombre dépôt à même le fond. Cri inscrit dans l'immobilité, dans les mailles du silence, dans la masse du piège. Ton cri : ce que tu sais, ce que ta vie retient et ce qui la retient au fond. Cri changé en silence. Terre et chair au ralenti, sève arrêtée dans l'arbre qu'on abat, langue des signes non—impossible d'approcher les mains de la bouche. En touchant le fond, tu as cru pouvoir reprendre pied, déchirer le filet comme le nouveau-né qui s'engage dans le passage étroit, risquant sa vie jusqu'au premier cri. La forme qui t'emmure est entravée, comment se débattre, appeler à l'aide, sortir de là ? À la surface lointaine : des rumeurs, les menaces des prescripteurs, les signaux au rouge. Dessous, dans la zone de minuit, la pression attaque le cri-même : il se déforme, ressemble à l'ivresse du chant au moment de l'extinction. Pour atteindre la profondeur maximale, quelqu'un a plongé. Quelqu'un a

traversé les ondes. Quelqu'un a dégagé des limbes le bloc fossilisé de l'étrange présence. Quelqu'un a tout remonté vers la lumière aveuglante. Quelqu'un a fait sécher au bord le corps gorgé d'eau. Quelqu'un a redressé le tronc et taillé en lui une silhouette fixant le large. D'elle se sont échappés en criant des milliers d'oiseaux de mer.

Codicille : aborder la proposition, c'était faire suite, comme si la même figure s'imposait une fois de plus. Après avoir écrit l'arrivée 5, j'ai relu mon texte Boost 2 —Portes, De l'une à l'autre— et j'ai réalisé qu'il commençait par « la géante de vieux chêne qu'on pousse... » ce que j'avais oublié.

Potemkine grand O de la bouche avec les dents sous le déluge d'encre noire cris de lavis charniers fondus au sisal de la toile cri du petit buste de plâtre percé de clous Camille cri gris blanc noir gris sous l'ampoule à filament cri mère cri cheval hourvari de bourreau tonnerre gueuloir cri du couteau et de la hache sous la halle de verre écorchés sang de bœuf clabauderies de trottoir cris des portes de l'enfer trognes ivres larynx coulés dans le bronze cri de l'origine du cri boucan primal tohu-bohu de nerf vague et de pèse nerf cri de l'homme rougi au fer et le ciel en abîme sous lui interjections en cascade cri sans molécules d'air cri aphone cri blanc passant le mur du songe presque sans bruit comme un murmure cri couvant sous la cendre et loin très loin le hurlement d'un loup cri de fausse route qui t'étouffe cri ravalé de ma peur cri de basse fosse ou de fausse couche jeté au puits avec l'eau perdue de l'enfant qui n'a pas crié cri sourd de la maison du sourd cri coups cri retenant la main cri cœur cuica youyou cri joie déchiré de la soie peau contre peau cri jouir traversé de silence et battues de nos cœurs avec un peu de neige cri rugi à ta plaie tumulte cri grand cri de ta peur rompant l'ataraxie cri grand O de ta bouche éructant hurlement de mouroir cri sans appel gouffre où se rue le silence et entendre voler une mouche

C'est une poussée secrète, cachée, une torsion interne à la lisière du corps juste au bord, des ombres derrière les rideaux. Un ébranlement sans contours. Une dilatation du silence. En rêve je vais t'y retrouver. Vaille que vaille. Cela fait déjà quelques minutes que je n'entends plus rien, désormais les voici rejetées. Quelque chose gronde en-deçà du son, et des meutes de chiens, dans la tension qui monte mais ne se libère pas encore. La bouche fermée, le souffle court, coupé, gorge serrée sur elle-même. Plus rien ne sort. Combien je voudrais, je voudrais. Un frisson d'air traverse le ventre, remonte en spirale, contre les poumons sans les heurter. La voix des morts toujours se fait entendre. Une attente interminable qui enfle dans l'obscur, dans la peur des ombres. Point de rétention, à la limite de l'implosion, c'est tout comme.

C'est avant la fracture. C'est l'heure voici venir la nuit. Le bruit n'existe pas encore, prémices qui s'agrippent aux os, il se fond dans la moelle selon les jours selon. Il n'a pas de forme, tout entier tremblement, dans la révolte qui gronde. Encore prisonnier, il se nourrit de sa propre privation. Il ne sortira pas tout de suite. Pas plus qu'hier il ne sera demain. Abîme qui s'ouvre lentement, aspiration, appel muet. Il dissout le corps en ondes invisibles qui passent sans laisser même la moindre trace.

Un désir, une détonation, une absence. L'attente pèse et creuse en dedans, présent et sitôt s'évapore sans bruit. Tout est là, au bord. On sait si peu de choses. Un jour peut-être. Le corps ploie, l'espace s'inverse devant nous, une cavité s'ouvre sans s'effondrer dans l'intensité de l'instant, un état extrême d'excitation et de confusion.

La peau frissonne, le souffle rétracté se condense en un point névralgique d'une densité sourde. Qu'y a-t-il de réel à tout cela ? Toutes les images disparaissent. Il faut tomber pour le sentir, plonger avant de se heurter au vide, s'effacer avant d'exister. C'est une tension absolue, un temps qu'on regrette déjà. Lumière d'avant la déchirure. Un grondement dans la chair. C'est un retour de flamme. Une disparition. À contretemps. Puis, l'air se fend.

Codicille : C'est-à-dire que quand j'écris, le texte révèle en moi son propre chemin qu'il me faut suivre pour mieux m'y perdre, m'y égarer, expérimenter en dehors des sentiers battus. Le chemin est plus important que la destination.

Le cri n'a pas de son. Il n'a pas de durée. Il est invocable à tout instant. Il est invocable à un jour, à dix ans, à cent ans. Chacun a le sien. Chaque humain et sans doute bien des animaux. Il n'a d'intensité que les douleurs du corps qui le retient, qui le contient, qui le réduit, qui l'asphyxie, de jour comme de nuit. Il n'a d'intensité que la douleur qui transperce la gorge pour le taire. Il s'auto-renouvelle. Il se nourrit de la matière qui passe, que l'œil a repéré, que l'oreille a capté, que le ventre a ravalé. Il se nourrit mais il ne crache pas, il n'expulse pas, il ne digère pas. Il guette, il prend. C'est un prédateur. Le corps qui le contient est sa proie.

Vide _ retiré du mugissement du ressac _ bouclé la rumeur de la houle _ jusqu'aux confins du large _ repoussés _ trêve _ le diamant se pose sur le sillon _ corps ensablé nu _ la mer a tout bu _ ligne d'horizon suspendue _ tremblement de lumière à la lisière des masses sombres opaques menaçantes _ Silence _ le visage retrouvé ;
rétrovation _ les narines se dilatent _ les crêtes sacrées se gonflent _ l'air s'insinue par capillarité _ les sources ruissent des ruisseaux réveillant les cavités poreuses _ vent de dos remonte une à une les vertèbres _ ondule à la voisine de lombe _ rentre dans les cylindres _ les fascias fayent _ les muscles cherchent en sourdine le mouvement _ déjà les côtes flottantes l'isthme encerclé _ force décuplée par le musellement de la répression tue _ l'air irrigue les surfaces dépendantes _ impossible d'ignorer les pulsations de la déferlante _ piailllements des goélands remontant les champs noirs _ un essaim d'étourneaux disparaît derrière les cumulus _ lumière d'ardoise _ du plus profond de la mer la vague crache rochers épave corps enfouis sous les goémon _ bânce engendrant la naissance _ vivance des poumons qui se déplient.

*FRANÇOISE GUILLAUMOND / ENTRE DEUX RANGÉES DE PIERRES
GRILLAGEES*

un cri marche entre deux rangées de pierres grillagées un cri marche entre deux empilements de pierres irrégulières retenus par des carrés de fil de fer rouillé un cri marche entre deux rangées de murs à angles droits bâtis d'un fracas de roches accidentées enfermé dans du treillis métallique les murs enserrent le cri qui marche le pressent mais rien ne sort front buté ongles incrustés dans les paumes un cri avance entre deux murs qui reculent sans fin jambes raides genoux frappés buste penché un cri marche comme s'il soufflait un vent terrible le ventre se creuse les poumons s'écrasent tandis que le cri marche bouche béante d'où rien ne sort un cri marche martèle le bitume en cadence loin des arbres aériens au murmure secret il s'obscurcit le cri qui marche quand le corps bute sur un repli de bitume sur presque rien il trébuche le corps il tombe le cri tombe avec lui rompt le silence le cri le corps tout roule le silence le corps le cri qui jaillit éclat de rocallles plaque la langue sur la mâchoire inférieure fracasse la gorge déchire les cordes vocales il s'épuise le cri tant il crie et meurt asséché faute de vent entre deux rangées de pierres le corps se redresse s'ébroue tend le cou il cherche trouve facile un autre cri en ces temps de trop de cris venus à venir il repart le corps entre deux rangées de pierres un cri marche

Avant le cri il y a l'inspiration. Le cri va venir expulser ce qui l'a inspiré. Mais pour l'instant la chose est à l'intérieur et ronge mes souterrains. La chose d'avant le cri est un rat dans un souterrain et le souterrain est fait du dedans de moi, alors autant dire que le rat avec ses petites dents bien coupantes me découpe bien salement les entrailles. Avec ses petits yeux perçants il furète de ci de là et fond sur tout ce qui lui semble délicat — il a un instinct très sûr, le rat qui m'habite, une véritable saloperie. Il connaît son domaine, l'animal, et toute faille est pour lui un nectar. Il sait que son temps est compté alors il se gave, et quand enfin viendra la formidable expiration sonore, c'est bien dodu qu'il s'en ira pourrir d'autres vies que la mienne.

Ça crie la fille qui crie doit se taire Pas de théâtre qui tienne crie et tais-toi vite ravale les syllabes si leur nom de syllabe a un sens qui déforme un dedans qui gonfle les narines emplies des trous d'un air dedans dehors à vingt pour cent d'oxygène et saigne le rouge poisseux si le chaud l'emporte sur le frais d'une clef dans le dos

Ça crie le grand jeu de la fille tais-toi qui doit se taire comme on ferme les yeux comme on ferme les lèvres les colle et ne plus les écarte qui colle les rejoint et mange le cri de ça se taire et crier dedans quand ça lance la terre au visage du ciel

Ça crie la fille de la longue file des filles qui tais-toi marchent en rangs et encore quelque part crient les imprécations l'annonce du bûcher des filles bruyantes et criantes la noyade des vieilles menées de temps et les mélanges d'herbes digérées des ventres gonflés des orgueils arrachés Dans leurs gorges une nuée de cris avalés et crachés qui avale et recrache le cri engourdi à la vue de la porte des limbes le jeu d'elle face au sort funeste des errements millénaires et la nuagerie des ciels convoqués trop tôt

Ça crie la fin partie le tais-toi final et obsessionnel des lunes couchantes le cri tripartite des bouches filles aux dents frottées de sable et leur cri du fond de la scène malgré la neige qui fond partout et l'eau du lac qui remonte et la gorge grande ouverte et les cordes désaccordées par manque de pratique et le corps courbatu par manque d'entraînement cordes et corps

pas à pas cri d'être seule sur la scène à chercher le chemin vers nulle part

Ça crie coincée dans les fonds de faille la fille de la file des filles qui crie doit se taire se tait dans l'acte trois avant de mourir disparaître et personne la cherche le cri double trop doucement dans la muraille Et personne la cherche Et les caillasses avec le cri de guerre pas de mime seulement un cri au cœur des massacres et des non-sens de bande son en boucle et grincements des machines et cris de fille tais-toi T'es toi cri d'écho

Codicille : laisser crier.

Calme, assise en coulisse, à cour, sur la banquette rouge, confortablement installée.

Ça pulse au dedans de moi, le cri circule à toute allure, il déménage, me fait suer à grosses gouttes, mon odeur m'incommode, mes partenaires vont s'en rendre compte, à l'intérieur le cri affolé ou excité, tourbillonne, soudain il descend du côté du bassin, il presse ma vessie et l'urine ne peut plus attendre, elle est prête à jaillir, je me concentre, le cri remonte dans ma poitrine, sensation d'étouffement, il passe en trombe dans mon cou, contraction, il vrombit dans ma tête, les yeux me piquent, les oreilles bourdonnent, hurlements d'acouphènes invisibles, ça dure comme une éternité et le cri redescend dans la gorge, ça me gratte, ma voix s'enroue, je racle pour m'en débarrasser, je crache discrètement, le cri poursuit sa trajectoire infernale, il téstanise mes muscles, provoque des crampes, je me lève, me rassois, me relève, me rassois, il fonce jusqu'aux extrémités, mes mains, mes pieds, mes paupières tremblent, mon souffle s'accélère, se bloque, alternativement.

Et là, j'ai peur, le cri est dans mon cœur, les battements s'amplifient, cognent sur mes tempes en feu, je suis abasourdie par ce cri, ce cri silencieux ! Et lui, il continue sa route, il torpille ma mémoire, les syllabes s'amalgament, les mots s'emmêlent, les phrases se chevauchent, fusionnent, le texte fuit, s'enfuit, ne reste plus qu'un maelstrom puant, verdâtre, puissant. C'est alors que j'entends la musique qui finit l'acte et la fameuse réplique qui me donne le signal, je me lève de la

banquette rouge, je ne suis déjà plus là, j'ai disparu, le cri m'a aspirée. C'est Médée qui entre en scène et moi au dedans d'elle, je lui souffle son cri: « Tu t'abuses, Jason, je suis encor moi-même ».

Il faudrait une raison immense de s'indigner. Alors, nous crierions pour que notre cri dépasse au loin les murailles, qu'il atteigne les Anglais bourreaux de Jeanne, les Espagnols de Goya victimes de Napoléon. Sur une vitrine abandonnée du boulevard, le graffiti dit : SI JE CRIE SUFFISAMMENT FORT, IL Y A DE GRANDES CHANCES QUE L'OURS S'ENFUIE. Et juste à côté : LA MISOGYNIE TUE, LA MISANDRIE C'EST DE LA SURVIE. Vous avez certainement crié, autre Jeanne, quand Charles a tenté de vous effacer du tableau de Gustave — l'atelier du peintre— vous ne vouliez pas quitter la scène, vous auriez voulu faire fuir ces deux ours mais ils sont restés, ont fait leur basse besogne. Le temps vous sauve : petit à petit vous réapparaissez. Le temps c'est comme le cri, ça rend les ours impuissants, ça pourrait même les faire fuir. Il faudrait une immense raison de s'indigner, je ne sais pas, des enfants à la rue, des tortures, un dictateur, un amour qui s'en va et ne revient pas. Ou une raison immense d'avoir peur alors nous hurlerions et nous fuirions. Tu les entends derrière toi beau cerf du tableau de Gustave, tu les entends les cris des chiens, s'ils t'attrapent ils ne te laisseront pas vivre. Ne perds pas de temps à crier, à te retourner, fuis fuis, traverse un fossé gorgé d'eau, tourne, retourne, reviens sur tes pas, perds les, ruse, ils ne sont pas si finauds mais le temps joue contre toi, il joue pour ceux qui chassent en masse. Il faudrait une raison immense de s'indigner mais ce qu'on disait indignation dans le temps pas si ancien qui finit sous nos yeux, vaut il encore indignation. Crier ou fuir,

indignation ou résignation, il doit bien y avoir autre chose à imaginer, à inventer pour les empêcher, pour faire fuir l'ours. Faisons vite, *le temps nous prend des choses, mis à part son passage, les dégâts qu'il cause, nous n'avons rien. Sans lui il n'y a rien.*¹

¹ Rachel Kushner. Les lance flammes.

Je veux que ça puisse remonter du puits. *Cridar*. Lâcher la surface. Laisser surgir l'incertain. Et même, si ce n'était que l'incertain, plutôt l'inconfortable. Et que ça pue !

Cridara. A pleine colique. *Kabrij kono mey be borila*. En laissant se mêler très vite tous les circuits de la parole. Jusqu'à la colique-collision. Pour que se dise enfin ce qui n'a jamais pu être. Pue de n'être pas. *Cridar*.

Que recrache le puits ! Tout ce qu'il cache. De sanglots étouffés. De tentations vaincues de chutes définitives. De déblais maquillés. Il y eut des cloisons là, cases à défaire. *Buŋ te buŋla*. Et tant pis si ça ne parle qu'à soi. Si ça se parle d'abord à soi. Il y a bien un moment où ça va déborder. *Ña un sadol de tot aquò* ! Ça finira par se savoir. *Kan faatale*. La gorge est pleine. *Cridara* !

Semences pourries sans germer. *Tiñaa*. Jusqu'aux vaines cacahuètes. Qui remontent à l'échouage. *Tiyoo may ke teeriyaati*. Les graines offertes n'ont pas suffi à faire une terre d'humains amis. *Cridar*. Il faut que ça se sache ! Il faut que ça ne se cache plus... Marre des et puis, marre des puits ! *N'en pòdi pas maí de potz...* C'est l'impasse qui est là ! Ça ne peut se dire autrement. L'impasse. Tu buttes sur le talus. *Cap de l'androna*. Tant que tu veux tu buttes. Et vouloir quand même. Plein la gueule de cri. *Kan faatale*. *Cridar*.

Arrête avec les souvenirs héroïques. Arrête avec la gorge sèche pour les dire. *Cridar*. Jouer les funambules sur le rail pour éviter les balles, arrête avec ce fantasme-là. Au fond du puits, oui ! *Cridar*. Arrête de te voir comme un

possible guerrier. *Kelekela te kelati*. Un éboueur oui, et rien que ça. *Cridar...*

Un pas, un autre. Un berceau. Une coquille éventrée. Une gueule béante. Un nid. C'est une chose chaude une chose brûlante c'est une fièvre. Une coque fêlée qui irradie et diffuse, sa substance m'attire. Je suis attirée. Je ne veux pas je suis immobile la coquille est immobile et pourtant la distance se contracte. Une corde s'enroule dans ma gorge m'enlise me relie à. Cette gueule ouverte me tient m'absorbe. Je la sens. Je le sens comme une chose qui ne s'entend pas qui ne se voit pas qui ne se touche pas, sans parfum, sa présence de plasma gluant. En moi. C'est quelque chose qui se défend dans la ville de la ville. À l'intérieur il n'y a rien il y a, un reflet en germe. Il y a dedans quelque chose qui grandit. Il y a dedans quelque chose qui pousse. C'est un ventre dans le ventre de la ville et dans mon ventre un chemin privé de destination un chemin arraché à la carte et une voix. Fiévreuse qui pousse, une possible naissance. Pas maintenant le miroir. Pas maintenant il fait trop noir. L'air manque. Il faut contenir les choses au-dedans car, rien ne les portera si, fragiles, elles sortent de mon ventre si elles sortent de ma bouche. Nul courant ascendant pour d'un battement gagner l'en dehors l'au-delà de la ville, d'un battement briser son verre, d'un battement trouver dans son paysage le plus aigu. Un mouvement va et vient. Aucune main contre le berceau, le mouvement de lèvres, les miennes. Pas un murmure, un rêve sur mes lèvres silencieuses que j'adresse aux ventres, au possible enfant. Son prénom enfin m'a trouvée je le cède, au nid et

la fièvre. Monte tandis que mes paumes s'ouvrent en grand et dedans, la ville patiente attend un cri.

Tenir tête encore ici | retenir le cri le cri dedans enfermé
la révolte déjà de la fillette que le père oublie de regarder
| sa plainte à elle qui creuse un trou comme dans l'espace
et la puissance des astres en rotation | sans doute qu'elle
se dresse pour que le cri progresse à travers les matières
les tissus de son corps de fille qui veut grandir et qui rêve
qu'elle tombe dans le noir entre les étoiles | désespérée
elle lève la tête vers lui le père qui crie lui aussi sur tout
le monde il ne sait pas faire autrement et elle lève la tête
vers lui à se courber à se briser les vertèbres | elle n'a pas
peur | sa bouche dessine le cri

Et c'est ici que la rage invisible commence à tourner dans
la bouche

Codicille : très peu de temps cette semaine, juste prendre les dernières sensations vécues ces dernières semaines à la lueur des cataractes, mettre ensemble comme le rêve rassemble dans le sommeil

Tapissé, enfoui, prêt. De nos entrailles il nous vient, il nous racle, il nous laboure.

Le cri avant le cri. L'os avant la moelle. Il griffe en nous ce qui était, avant le premier spasme, avant la fente qui s'ouvre dans la nuit du ventre et que l'air fouette d'un coup.

« Le ventre tenu à distance que je force à rentrer en moi »
A.A.

Il est là, projeté hors de moi, suspendu à mes chairs comme un fardeau exilé, récalcitrant. Je le tiens, l'attire, le contrains à retrouver la matrice, à s'y fondre, à s'y dissoudre à s'y recoudre. Il se cabre, il se tend sous mes doigts, il veut se dérober, mais je l'enlace de toute ma force je l'étrangle.

Il s'oppose. Il est le rejeton perdu, l'organe dissident, l'amas viscéral qui s'éloigne de son centre et s'érige en refus. Pourtant, je le contrains à rentrer, je l'écrase contre mon épine, je l'englue dans le sang tiède de mes profondeurs. Il faut qu'il fusionne, qu'il réintègre, qu'il cesse d'être hors de moi, à distance, à l'écart.

Mais il palpite, il convulse, il remue, chose vivante qui lutte contre son absorption. Je sens ses pulsations, ses secousses, lames de rejet. Il est mon propre cri, incarné, dégorgé, que je cherche à ravalier, à réabsorber dans la cavité d'où il a jailli.

Et le cri dans l'ombre, méconnaissable est-ce encore le nôtre, est-ce celui du ventre qui se referme, ou celui du corps que nous avons arraché au-dedans ?

Il monte, il gonfle. Une cloque de sang, une poche trop pleine qui distend la peau, menace. Ça va éclater. Ça doit éclater. Il faut que ça perce, que ça crève, que ça gicle, que ça emporte avec la coulée toute la mémoire plaquée injectée tatouée dans les fibres du ventre. Tout est là, tout est logé, tout est entassé dans la carne qui craque et refuse de rompre.

Avant la dernière contraction, il faut que ça sorte avant que notre souffle n'expire il faut que sorte, celui qui était tapis, celui qui était prêt, celui qui d'un bond va nous éventrer et disperser nos chairs aux quatre vents. Dedans, il est collé aux parois, vit sous les ongles, a raciné dans les tendons. Je suis ses filaments, son entrelacs ; je l'ai nourri et ai abreuvé son feu de mon feu.

Il pousse. Il broie.

De ses vrilles sous la peau il serre la gorge fait trembler la colonne, de ses épines sous la langue un chant d'acier fuse et lacère l'air. Est-ce la fièvre ou la chute, le souffle ou l'asphyxie, est-ce le cri ou la fin du cri ?

La déchirure.

Dans le ventricule gauche de mon ventre.

C'est là que ça s'ouvre. C'est là que ça saigne, oui une fente rouge, un gouffre, un puits qui boit. Les mains plongent, cherchent, fouillent la plaie comme on fouille un rêve, toucher ce qui bat, sentir ce qui se déverse. Une crue de sang, le cœur nu, le muscle à vif palper l'abîme, savoir ce qu'il cache, ce qui roule dans ses replis. Ce qu'il pulvérise dans ses mâchoires de silence.

Et ça cogne, martèle les parois du corps, sortir, bondir, fracturer l'enceinte, égratigner la cage. Il faut que ça vienne au monde jaillisse et que ça meure en naissant.

Mais nous le cadenassons, nous l'épinglons à la trame de nos nerfs, à la paroi de nos rêves.

Trop tard.

Déjà, ça s'épanche. Déjà, ça coule. Déjà, ça inonde. Les murs du corps lâchent. La brèche s'élargit. Un grand vent passe, qui emporte les chairs comme un feu de brindilles. Un cri, un hurlement sec, étranglé, percé d'éclats. On est là, les mains ouvertes, les os brisés, la peau retournée.

On regarde ce qui s'échappe, un cri encore, plus bas, plus profond. Il rampe du dessous, il gronde du dedans, il cherche... Une bête fœtale, un râle de ventouses devenu clameurs. Ça ne finit pas ça se répand dans les béances du monde.

Est-ce nous qui sommes dedans ?

Qui sortons

Qui saigne ?

Codicille : Oui le cri cette possible extinction avant le râle ça me parle tout comme Antonin Artaud.

Cette force cette horreur cette rage qui sont en moi qui font se tordre me nerfs qui tournent qui se heurtent aux parois pour trouver issue qui viennent se hisser hors du ventre et se frapper comme on se fracasse sur les poumons d'où cherchent à jaillir en un vacarme ne le peuvent repoussés par la présence de vos regards et mon image de femme ne peut être l'image de la folie terrifiante d'une ménade. Car dehors vous êtes et vous l'entendrez le verrez de l'extérieur mon cri. Je veux qu'il soit en vous. Je ne veux pas de votre jugement. Je veux vous emporter dans mon cri. Qu'il sorte qu'il m'emporte oui mais besoin de le propager qu'il soit accompagné comme les pleurs d'une pleureuse expriment mais font naître plus puissants les pleurs intérieurs qui sont refoulés. Que le cri soit et non plus moi, que la rage soit mais vous habite. Que vous ne me voyez plus mais l'image du cri que vos regards ne me jugent mais le libèrent. Que ma faiblesse de femme tremblante sous son élan refréné libère la force l'absolu la puissance féminines. Que de mes entrailles blessées de mon ventre comprimé dans sa force monte le bruit le fracas la volcanique puissance devenue cri et qu'avec la force du souffle il heurte écarte les dents se jette en vous, s'y abrite.

Codicille : ai hésité jusqu'à mardi soir à ouvrir cette proposition et à partir d'une phrase de Artaud (toujours peur le lisant de céder à la facile tentation de le rejoindre trop intimement / ce qui n'est souhaitable ni pour moi ni pour une éventuelle écriture) mais... m'y suis risquée, quelque chose est sorti que j'ai écrit, relu, arrêté là et adopté au risque de la piètre trahison

perdre pied dans la réalité pour m'engouffrer dans une autre | glisser d'un moment où les rayons du soleil caressent ma peau vers un temps où la chaleur irradie dans mon esprit vent solaire sensation décalée | rejoindre cet état entre deux entre les vents entre les réalités entre les pensées envers et entre tous | jusqu'à la chute | la chute enflammée | la chute incandescente dans les viscères d'un soleil en irruption boule de feu qui plonge dans l'incendie total | gigantesque | sentir la chaleur comme une caresse sur ma peau un surf sur la vague d'un rêve un papillon qui flotte comme une cendre sur le souffle de mon abandon| le brasier froid d'une colère sourde | la douleur sans la souffrance | le cri muet qui naît dans la profondeur de mes tripes et qui y reste | le cri qui ne sort pas | entravé enchaîné étouffé avalé bâillonné | le cri qui rentre en moi et qui se répand dans mes veines laissant derrière lui une traînée de flammes bleues | subir la violence de son propre cri entre les murs de ses entrailles murailles funérailles | s'entendre crier dans le silence de sa tombe | sentir ses os se consumer sous le feu du temps qui passe | ouvrir les yeux enfin sortir du trou de silence | sortir du feu dont le crépitement résonne encore dans mes oreilles | jouer la réalité revenue mon cri a cessé de tourner sur lui-même | ouvrir la bouche et le libérer enfin en déchirant l'air | les rayons du soleil caressent ma peau dans l'instant de retour | jouer la vie

codicille — pousser les mots d'Artaud dans mon esprit, m'en infuser lentement et regarder les doigts sur le clavier danser sur

une musique déstructurée. Laisser venir, sans forcer, jusqu'à ce que l'eau ne coule plus. Respirer.

L'enfant est enfermé dans la cave — L'enfant dans la cave tourne en rond — Il tourne en rond pour ne pas devenir fou — Quand il ne tourne pas en rond il cogne des pieds — des poings — de la tête — contre les murs de la cave — se jette dessus — ou bien il dort — Nulle issue — mais une fente dans le plafond laisse passer un peu de lumière qui lui permet de savoir si c'est le jour ou la nuit et de compter le temps — Cela fait toute sa vie qu'il est dedans — Quand l'enfant tape contre les parois rien ne se passe que le blesser — Les murs ne bougent pas — ne laissent rien passer — Son regard et ses coups rebondissent sur leur surface — le repoussent à l'intérieur dans l'abîme du dedans — C'est cela qu'il voit quand il n'en peut plus de fixer les murs de la cave — un trou qui remonte de lui pour l'avaler de l'intérieur — Cela pourrait le tuer — en a tué d'autres avant lui — mais par la fissure au-dessus de sa tête l'enfant a découvert que sa voix pouvait passer — Qu'une partie de lui pouvait échapper et peut être avec elle tout le reste — Sa bouche s'ouvre d'abord petite puis de plus en plus grande — Sa gorge émet une vibration sourde qui le parcours depuis le squelette jusqu'à l'épiderme — Sa tête tire sur son cou — sur ses épaules — vers la fissure dans le plafond — Son buste se redresse — Sa cage thoracique s'ouvre — se déchire — Ses bras se tordent — repoussent — écartent l'obscurité épaisse comme de la glue qui le colle — le constraint — l'écrase — Les muscles de ses cuisses se contractent — campent ses jambes au sol pour le hisser vers le plafond — Plus il se déplie plus la souffrance est grande — plus sa bouche

s'ouvre — démesurément — et la souffrance devient puissance — C'est une transe — Il a fermé les yeux — rappelé à lui toutes les douleurs — les peines — colères — rages — larmes — qu'à présent il invite sans plus de peur dans un cercle de feu intime — communiant — fraternel — Ses poumons s'emplissent d'air comme les flancs d'un Zeppelin — Une force colossale monte du fond de lui — l'envahi — l'enveloppe — le protège — le porte — Depuis le fond de la cave il crie — hurle — et à l'extérieur de son corps dans le monde c'est un chant qui s'élève. La salle est pleine. Beaucoup de gens sont venus l'écouter chanter.

Codicille : Une première lecture du texte d'Artaud que je dois interrompre à moitié, trop dense. Une seconde et s'organise dans mon esprit un patchwork comme un champs lexical : « Cri de révolte qu'on piétine. Abîme qu'on ouvre. Poumons souffle ventre. la volonté partira de la faiblesse, mais vivra, pour recharger la faiblesse de toute la force de la revendication. Toute émotion a des bases organiques. C'est en cultivant son émotion dans son corps que l'acteur en recharge la densité voltaïque.» Aux premiers mots d'une troisième lecture une phrase surgit en moi et s'impose comme clé pour ouvrir mon texte : « L'enfant dans la cave ». Je la note sur un post-it, elle entraîne un flow sur les petits carrés de papier. En quelques instants la charpente du texte est créé. Je la transpose sur ordi. Ensuite, plusieurs jours à polir comme on peut, le rythme, les mots, la progression. Ensuite, laisser sécher et publier.

Il dort. Retenu par les muqueuses de la terre, pendu aux organes gonflés des fonges, en boule dans les panaris des grives, d'un sommeil sans rêves. La nuit, le jour. Il dort. La moindre béance, le moindre trou d'air le réveillent. Il est prêt, il est né, ouvre l'œil, voit rouge, galope vers le rouge, y plonge, siffle. Les viscères palpitanter l'accueillent, entrelacs d'eaux vives et de biles, bouillon de bacilles sautillants, engorgements, dégorgements, pressions, dépressions, il profite des courants, des gaz, des plissures, des sources chaudes, s'enracine, se contracte, durcit. Bref vertige du système, étourdi. Tout va très vite, il sait les chemins, se moque du temps et des adverbes, projette en chaos ses membranes griffues, colonise les tissus, corsète, brûle, tétanise, asphyxie. L'abdomen capitule. Les os sont touchés. Le brouhaha est terrible, suivi d'un silence de mort. Bref suspens du système, en apnée. D'un coup sec, les nerfs craquent, explosent, mille acouphènes s'agglutinent aux parois. Soufflé, il monte au galop féroce, grille le thorax, agrippe la gorge, crève les orbites, renonce à défoncer le crâne, broie les tympans, arrache la langue, frappe.

d'abord me contraindre à la consigne. Pénible au départ, comme une dissection du temps et de la sensation, segmenter, et puis m'abandonner, me fondre dans un tempo organique, dans une presque métaphore qui doit quand même se tenir, pas trop s'emballer, rester collée à la perception. Le plus difficile c'est tenir mon cheval, pas m'affoler, toujours pareil avec Artaud

Rien n'égale le cri puissant et libérateur de l'accouchée. Le grand beau cri offensif de l'accouchée que les sage-femmes restées sages encouragent, vas-y crie ma fille crie, en vous caressant les cuisses... Rien ne vaut les cris de l'enfantement, des enfanteuses et des enfantés. Le cri de la vie.

Le cri de colère lui, est mauvais il prend sa source dans chaque veine, pire encore quand il reste prisonnier, il vous piétine le bas ventre, végète dans la poitrine, étrangle l'œsophage, investit le dos qu'il tend à outrance. Ne pas crier... Tout le corps en tremble, ne pas crier... tout vibrant de son emprisonnement, le cri vous agite, vous fait marcher de long en large, remuer les bras et secouer les mains, et tout s'oppose : les meubles foncent sur vous, les murs vous cognent, les bibelots s'effondrent, les porcelaines se brisent. Ne pas crier, ne pas crier... Tout le corps en tremble. Ne pas crier... Saisir, saisir n'importe quoi et le projeter loin de soi... Je cherche mon cri, où s'est-il tapi ? La peur flambante aux yeux fous, les à quoi bon, l'impuissance de la flaque l'ont assujetti, je me rigidifie, je suis en béton, armée jusqu'aux dents, je suis en bronze inaltérable, ne pas crier ne pas crier mais de petites bulles de cri montent jusqu'à la bouche et en jaillissent craintives et indécises sous forme de piaillerments, de glapissements ridicules, un petit filet de cri, un pas grand-chose et on n'entend rien...

Ne pas crier, encaisser, endurer, faire tampon... Le cri acculé se rebiffe, il pousse, il pousse, il force les chairs, il traverse l'enfant, il traverse la poitrine, il traverse la beauté, il traverse le silence, la peau devient rouge, les lèvres se serrent pour le retenir ne pas crier ne pas crier mais rien ne peut le retenir désormais alors j'envoie mon cri et il traverse les lèvres il traverse la salle, il traverse les murs, il traverse la ville, il traverse l'univers, il recouvre tout, le cri retenu enfin accouché je crie tout je crie toi je crie moi je crie la vie je crie mon sort je crie la guerre je crie les tasses en porcelaine je crie l'amour je crie le désamour je crie ma faiblesse je crie l'injustice je crie ma naissance je crie l'enfantement je crie la souffrance. Je te crie, je te crie, je te crie !

Prendras-tu ma main et caresseras-tu ma joue ?

Nuit épaisse enroulée sur elle-même dans des draps et couvertures sans fin. Le rêve pesant rode tournoie s'écrit dans ta chair dans ta lymphe. Lourd, il t'étouffe. Trop lourdes ces portes que tu pousses en y mettant toute ta force tout ton poids. Tu erres dans les couloirs mal éclairés de l'infra-vie rêvée, celle des souterrains glauques de l'inconscient. Tu te perds tu pousses et repousses les portes battantes bras et jambes harassés tétanisés. Vaincue, loin de ton propre corps paralysé qui voudrait bouger au fin fond lové dans son cocon de matelas épais. Une main te saisit, te pousse, te pousse encore à te faire tomber. Du plus profond de tes entrailles, tu voudrais crier, effort sur effort mais pas un son — rien. Pourtant il est là au fond de l'abdomen tel un ouragan en préparation, un cyclone dont l'œil se creuse dans un tourbillon de matière, il bouscule les viscères, tord un boyau, cogne l'estomac, plie le diaphragme, casse les barreaux de la cage. Efforts incommensurables pour atteindre la gorge étranglée muette de douleur. Passage rétréci où le son peine s'accroche dérape là le cyclone éjecte enfin son cri bouillant — geyser de peurs — cordes vocales rompues au-dessus de cataractes de portes et de couloirs labyrinthiques.

Douleur Fureur Tourment Amertume

Nœud Nouage Paralysie Etranglement

Gorge étroite enserrée glandes salivaires réprimées
montées descentes râpées à sec écorchées

Sécheresse étouffement la poitrine s'emprisonne les
mains tremblent griffent se nouent se dénouent en priant
le ciel ou l'enfer

Le corps ne répond plus rigide absent le corps s'asphyxie
le corps refuse le corps défaillie

Il faudrait monter sur la plus haute montagne pour
prendre l'air respirer expirer arracher le cri puissant
libérateur tourbillonnant au-dessus des crêtes acérées

Il faudrait partir voguer sur la haute mer aux vagues
tourmentées pour dominer chagrin ou rage et expulser la
prière vers le ciel vers le large vers la mer qui accepte
enveloppe engloutit noie les émotions extrêmes et
amorce un pardon

Il faudrait plonger au cœur de la terre dans les trous les
cavernes les profondeurs perdues les entrées de l'enfer
pour crier le désespoir aux murs sombres déchirer le
silence étouffant réveiller les parois morts de solitude
frapper le sol humide les plafonds bas pleins d'arêtes
aiguisees frapper la poitrine la tête jusqu'à ce que le cœur
ne supporte plus le trop-plein de son de bruit de vacarme
et éclate en mille morceaux

Le cri que je n'ai pas poussé
un jour m'a étouffée
À l'intérieur colmaté il y a
Comme des étincelles et des bras
Des gens que tu aurais bouffés tout cru
si tu avais pu
Il y a
Comme du liquide poisseux
Des paroles de tous ceux
qui ne s'arrêtent jamais de parler
Derrière le sourire il y a
Le cri que je ne pousserai pas
Et qui un jour m'étouffera

C'est un murmure, encore un chuchotement, un clapotis inaudible. C'est une lente inspiration d'un seul élan volute transparente qui depuis les pieds s'enroule autour des chevilles remonte au long des jambes entoure le torse caresse le cou se glisse par la bouche entrouverte sature les narines. Se prépare va chercher récolte dans les organes fouille dans les tripes explore tous les recoins les moindres replis du cerveau plonge au plus profond. C'est un seul souffle long qui ressort des entrailles gonfle les veines palpitan tes de sang vide les poumons arrache la gorge pour exhale un cri hurlement puissant qui déchire le bâillon.

Journal de bord jeudi 12 mars 2025 19h55

Je sais pourquoi je tiens ce journal. Même si parfois je manque de temps le soir, entre les devoirs des enfants et la préparation du repas, je sais que c'est vital pour moi, comme un cri de l'intérieur qui rongerait jusqu'à la plus minuscule cellule de mon corps si je n'arrivais pas à l'expulser, dans le silence des mots, en dehors de moi. Loin de moi.

Anna, des bandages aux deux poignets

Je me sens un peu mieux, Docteur. J'ai réfléchi à votre question de la dernière séance, qu'est ce qui m'a arrêtée...mes veines que j'ai tailladées avec un cutter trouvé dans l'atelier de bricolage de mon père. Je crois que c'est le cri que j'ai poussé quand j'ai eu très mal. Au début la vue du sang ne me faisait ni chaud ni froid. D'un seul coup un énorme hurlement est sorti de ma bouche mais c'était comme si quelqu'un d'autre avait pris possession de moi. En même temps j'ai senti une grosse douleur au poignet droit et j'ai eu peur. Je ne sais pas de quoi et je me demande encore si c'est vraiment moi qui ai crié. Mais il n'y avait personne dans la salle de bains. Voilà ce que je peux vous dire aujourd'hui. À demain.

Maud, visage tuméfié, bras plâtré

Mes enfants Docteur je voudrai des nouvelles de mes enfants Est-ce qu'ils sont bien en sécurité chez mes parents Je ne peux appeler personne Personne ne doit savoir où je

*suis je sais Je ne dors pas la nuit même avec vos somnifères
J'entends toujours ses cris et le bruit des coups sur moi Et
ses insultes Mais surtout l'image qui tourne en boucle
quand il m'a pris la tête très fort entre ses mains et a hurlé
tout près de mon oreille « je vais te tuer je vais te tuer » Je
sais que je vous ai déjà dit tout cela mais ses cris je
n'arriverai jamais à les oublier J'aurai dû le quitter il y a
bien longtemps avant qu'il ne se mettre à boire autant
Mais les enfants et tout le reste Docteur J'ai très mal à mon
bras cassé*

Serge, déni de TS

*Il faut que je vous raconte, c'est incroyable, figurez-vous
que la personne qui m'a sauvé la vie, vous savez quand j'ai
failli tomber sous le train, oui bien sûr vous savez vous avez
mon dossier sous les yeux, elle est venue me voir ici. Oui ici,
vous vous rendez compte ? Elle a su où j'étais par mes
voisins de palier et m'a apporté une boîte de chocolats.
C'est bien la seule personne qui se soucie de moi. Vous
l'auriez entendu crier et se jeter sur moi pour me plaquer
à terre. Pourtant, je l'ai vu tout à l'heure, elle est toute
menue. Incroyable, non Docteur ? Quand on parle du cri du
cœur, c'est peut-être lui qui a parlé ce jour-là. Vous voyez
je vais mieux. Je sors quand ?*

Notes

Ne pas crier sur les enfants même s'ils ne rangent pas leur chambre

Penser à évoquer à ma prochaine séance de supervision ce rêve qui revient sans cesse : je suis un bébé assis au milieu d'un immense lit, je pleure et je crie, très fort, j'entends mes parents derrière la porte, je crie toujours plus fort, je ne peux pas les rejoindre. Ils ne m'entendent pas. Je me réveille en sueur, la gorge sèche et irritée, j'ai soif

Télécharger [une nouvelle musique de méditation sur Youtube](#), que de la musique, pas de voix, même chuchotée, rien que de la musique

Partir sans faute ce week-end à la campagne, pour écouter le silence. Et le chant du coq. D'ailleurs ce n'est pas un chant c'est un cri, un cri de vie qui se donne rendez-vous à lui-même chaque matin, un cri de revendication, un cri qui crie la survie malgré la nuit, un cri qui crie la vie pour au moins ce jour-ci, et qui me rappelle que moi aussi je suis en vie, que je ne me suis pas perdu dans la désespérante obscurité de mes cauchemars, que je peux, moi aussi, crier ma joie d'être au monde, malgré tout ce qui ne va pas dans ma vie, tout ce que je comprends pas dans cette vie, tout ce qui pourrait me faire hurler de colère, tout ce qui pourrait me faire sangloter. Démissionner.

Me documenter sur le Rebirth dont m'a parlé la psychologue qui vient d'arriver dans le service. J'aimerais tant me souvenir de mon premier cri. Je sens qu'il y en a encore des notes enfouies quelque part entre mon ventre et mes poumons, qui par moments remontent jusqu'aux cordes vocales mais finissent toujours par s'étouffer dans ma gorge nouée.

1. Magma et entrailles de la terreur, terreur et d'où s'échappe la lave, le premier cri, et en remontant l'espace du passé, les civilisations et les plaques tectoniques, mais le cri vient plus tard, le cri est la prise de conscience d'un désastre, le cri et la conscience du cri : le cri, ce cri est muet un cri sans voix, sans armature ni grément un cri sans voile, un cri au-delà du silence, un cri non transposable, crier d'horreur devant le miroir menteur crier dans le silence un silence plus lourd, qui de racines, cri des racines au sommets des arbres, cri immobilisateur de la conscience, cri de la bête : en criant te revoilà bête, pris au piège d'une lumière trop intense pour toi qui pourrait te désintégrer. Cri au-delà de la lumière au-delà du son et des mots : voilà une image de l'horreur ou de la joie. Je ne crie pas : le hurlement muet maintenant m'enveloppe dans son manteau de songes, la barque est prête doux apaisement que la vision du lac ou du fleuve des brumes pour un ultime voyage : le dernier cri.

Codicille : cela me ramène au travail sur la voix (par hasard...)

Tout part des reins, du haut du creux des lombes. De chaque côté de la colonne vertébrale la chaleur d'une force vive me porte sans cesse vers l'avant. Mais parfois la force gèle, vire au bleu nuit, ne tient plus rien. Devant moi s'ouvre un gouffre. Souvent je tombe.

C'est d'abord un frémissement des eaux vieilles. Des terres spongieuses du marécage émerge le gémississement monocorde des aïeules et aïeux. Une plainte sans timbre, une fondamentale sourde, presque aussi plate que le cardiogramme d'un mourant.

Je pose sur mon nombril une rassurante main mère et de l'autre pétris les muscles du bas de mon dos. J'abreuve de sang neuf les fibres endormies, oxygène les eaux. Elles s'agitent, de petites bulles boueuses bousculent la surface, ponctuent la plainte de tressaillements craintifs. C'est l'effervescence, trop d'agitation et d'un coup la peur surgit, d'un bloc, la peur. Le bourbier redevient bourbier. Les mains tombent, ne peuvent plus rien qu'enserrer le visage atterré entre les paumes tièdes.

J'avale l'eau par bidons. Sans soif je bois. L'eau draine, ma peau suinte je respire ruisselle des eaux salées lumineuses comme les franges d'écume de l'océan, j'urine je cascade des eaux claires à peine ambrées. L'eau n'emporte rien des boues. Mon corps refuse l'excès de

liquide. Mes reins n'en peuvent plus de filtrer sans raison. Ils s'épuisent. Les tissus retiennent l'eau. Des oedèmes déforment mes jambes. Mon visage bouffi s'effondre. Fatigue. Ma bouche s'assèche. Ma langue enflé, gonfle, énorme, occupe bientôt tout l'espace de la bouche, repousse le palais, désarticule les mâchoires. Je cherche mon souffle. J'étouffe. Et soudain, comme un abcès crève, la langue se fissure, un liquide tiède s'en échappe, il emplit la bouche, s'écoule le long du menton, je me penche et ça coule, ça coule et ça dégouline. Ma langue dégorge, se vide. A mes pieds, une flaque d'encre noire.

Ça tombe dessus, marteau-comète qui brise le crâne et fait perdre pied. Oscillations sables mouvants ventouse à ténèbres ou lévitation forceps arrache-pieds-sur-terre : ce contact douce voûte plantaire. Ça égratigne la patience, bouillonne le sang-froid, nourrit le cri de la chorale des rejetons enfouis, couleuvres avalées, frustrations refoulées, colères enterrées sous la chape du plomb de la bienséance et autres braillards couvés au silence angoissant de leur mère maquerelle l'hystérie. Ça gratte aux entournures de l'empesage du savoir-vivre, fissure la carapace-carcan des bons sentiments. Quand même les apaisantes respirations ne peuvent ventiler la surchauffe, délier le serre-gorge, l'opresse-poumons, le contracte cage-thoracique. Cette bouffée de grossières paroles qui déchiquette le tamis social des propos acceptables, lissés-léchés; ce crochet crampe d'estomac qui foule pour les enfouir tout concept d'humanaménéité. Le coup de bâlier des mots remâchés, remarques acerbes, attaques frontales ou coups de poignards dans le dos que l'on croyait pourtant digérés et qui foncent et dans leur ruée renversent le poste frontière des bonnes mœurs et font dérailler le self-control.

Impossible de résister, s'accrocher au bastingage pour ne pas chavirer. Céder : se laisser emporter par ce ras de marée de colère... Ça irrigue tes veines, fait battre tempes

et fémorale en écho, ça irradie brûle-synapse et écorche-nerfs, t'attire vers les bas-fonds.

Sombrer pour espérer se délester de la noirceur. Toucher le fond, boueux-crassieux-sédimenteux, brasser cette vase d'un coup de pied salutaire dans cette fourmilière pour peut-être remonter loin de la noyade dans le ballet des bulles légères qui éclateront en plops nauséabonds avant que le plus gros des poids ne parvienne à se libérer, crevant l'abcès surface : déchirer les frontières plutôt que s'ulcérer de l'intérieur.

Artaud après Valet comme une évidence, peu de temps cette semaine, mais l'envie de s'accrocher au boost... Pendant l'écriture du boost 4 l'écho à tenir tête, j'ai pensé à ce texte résurgence d'un atelier tiers livre été 2021, un peu de recyclage pour tenir le rythme boost: y reviendrai, c'est sûr.

L'abîme s'ouvre entre mes os. Immatériel, pesante comme une bouche qui se déverse sur un désert de sable noire dans lequel le ciel s'effondre. Sur le bord de l'abîme, j'attends. Je le sais là, tapit. Il grouille au fond, Il fourmille, Il attend, le cri. Il se ramasse, il amasse la substance gluante des rages putrides, devenues colle à force d'échouer à exister. Il collecte la boue durcie des vieilles douleurs, celles qu'il a fallu contenir en contractant chaque fibre jusqu'à anesthésier la perception même d'être. Il attend, le cri, ramassé, agrippé à lui-même. Un hurlement déferlant qui attend depuis le début des jours du corps, une houle dangereuse qui patiente en grinçant des dents. La mâchoire se serre, se ferme de rage. Les larmes coulent, coulent de ce cri qui ne peut pas exister, qui n'a pas le droit de traverser la chaire des cordes. Resserré. Enfermé. Encerclé. Ça cogne dedans la déferlante. Ça chercher un chemin, un orifice, une ouverture, un vaisseau pour s'échapper. Rien. La houle broie le ventre, brasse les côtes, enferme le crâne. Le cri devient douleur et s'enroule dans mes os.

Le cri est silence sans mémoire. Oubli. Le cri se heurte à l'indifférence, aux fantômes sans voix ni paroles. Le cri se hisse des valves du cœur pour se perdre dans la glotte. Il est sur la langue. Il glisse. Il mâche, crache ce qui ne peut être dit. Qui étaient-ils ? Qu'ont-ils laissé ? Noté ? Partagé ? Pourquoi ne pas avoir parlé ? L'avoir répété ? L'avoir griffé sur les murs ? Griffé du cri de non-oubli. Je vous imagine crier, dans les rues, dans la nuit. Est-ce que le cri vient dans votre sommeil ? Est-ce que le cri entre dans le rêve ? Est-ce que l'on rêve dans ces périodes-là ? De quoi rêve-t-on dans ces périodes-là ? Est-ce que l'on crie encore après ses enfants ? Est-ce que l'on crie encore après son chien ? Alors que dehors tout bourdonne, alors que les canons crient eux-mêmes d'une couleur éclatante ?

Codicille : rattacher ce texte à un nouveau projet dans la lignée des textes de LVME et Boost. Difficile au départ de caractériser ce cri. Cri de l'ignorance, de la recherche, de l'éloignement du lieu.

D'abord il y a l'avant-cri, l'amont du cri, ça part du loin du profond comme d'un puits sans fond, comme du rien, on croit qu'il n'y a rien mais c'est là tapi attendant son heure sa minute de gloire le moment où ça va pouvoir sortir. L'amont du cri c'est le cri étouffé, le cri larvé, le cri qui se cogne contre la muraille et retombe en mille morceaux, qui tente de s'échapper, mais qui n'a aucune prise sur les parois lisse du puits , qui tente d'éclater et s'effondre comme un baudruche percée. Mais à tous les coups il se reconstitue comme le membre arraché qui repousse et il repousse, toujours plus grand, toujours plus larvé, toujours plus étouffé. Mais il le sait, un jour il débordera du puits.

Comme quand c'était bien et qu'elle était petite et le cri n'avait pas pris possession de sa vie pourtant déjà petite le cri se préparait déjà il se lotissait se pelotonnait au creux du petit ventre déjà il se blottissait et ça grattait comme les couvertures au crochet de carrés multicolores cousus les uns aux autres elle ne se souvient pas d'une vie avant le cri même si c'était bien et que la croûte molle du pain au lait cédait sous la pression de la tablette chocolatée que l'on y enfonçait. Elle s'exprime en cri rentré et silencieux, cri vers l'intérieur dirigé digéré en puits de détresse elle ne crie pas elle tait elle rentre elle est cri.

Elle fait crier la terre, elle et tous les siens. À elle son cri n'est que plainte, une lamentable lamentation sur son impuissance supposée, avec tous les siens. Dans leur imaginaire, la blessure noire de la terre, la saignée profonde de fer et de charbon n'est plus réalité, est dépassée car elle suppose, elle et tous les siens, qu'elle a passé le seuil de l'immatérialité. La terre ne se plaint pas, la terre écorchée crie.

Macère mon cri en mare intérieure, les pensées sont des grumeaux, les heures supplémentaires sédimentent, le surplus de la vie tourbillonne et la voix dedans baragouine, un filet d'air ne passerait pas, une veine d'eau s'engorge dans le trop plein plus l'accumulation, ni voix ni souffle ni pensée ne passent, je voudrais crier je murmure.

Codicille — Une semaine n'a pas suffi à explorer tous les cris dans ma tête, et je n'ai pas réussi à crier assez fort... exploration à poursuivre.

Le cri est là — Proche et tellement lointain — inutile de le chercher dans la gorge ou sous la peau ou dans la chaleur du souffle — Il faut descendre plus profond encore — plonger bien au-delà des poumons ou des viscères — ouvrir les portes des abysses et se laisser tomber comme une pierre dans le sans fond — Se laisser tomber tout en se faisant léger — ouvrir tout le corps à cet inconnu si familier — Sentir l'étouffement et la pression — Voir les contractions et les tourbillons du magma rouge, incandescent, noir, qui refuse la pétrification — Phosphorescence explosive — Tour qui s'écroule sous les coups de boutoirs d'une force venue d'on ne sait où — Vortex hurlant dont les secousses et les répliques paraissent ne jamais se tarir — Cri — Quarantième rugissant — Hurlevent titanique enfin prêt à jaillir de l'enfer du dedans.

Elle précède mon cri dans son habit qui n'appartient ni au jour ni à la nuit. Elle devient femme à cet instant où sa peau, n'en pouvant plus, fait barrage au silence. À cet instant où ses mains, fatiguées de porter toujours le même paysage, balayent l'immobilité. Le vent vire au nord. La bruine recouvre le manège de chevaux de bois qui tourne à vide. Et pas si loin derrière, on entend qu'on broie des carrosseries de voitures. Elle bombe son torse à cet instant où les gamins désertent le banc en bois vert foncé, en face de la poste. À cet instant où dans le millième de seconde avant que deux pare-chocs s'entrechoquent : mouches agitées, le seul lampadaire de la rue encore éteint s'allume, et deux pas plus loin une friterie fermée l'hiver. À cet instant où dans ce même millième de seconde avant qu'un cendrier en porcelaine se fracasse sur le sol de la petite maison en briques rouges isolée entre un bouleau et un atelier de couture : tango argentin, peluches sans têtes, sans trop savoir si quelqu'un y a déjà habité plus d'un an. Elle claque des talons, yeux de vilaine, à cet instant où le bitume raconte des histoires : deux ou trois nids-de-poule à force d'y faire passer des marchands ambulants — pâtisseries marocaines, café vietnamien, et même du matériel de pêche, tout y passe, tout ferme ici alors ça attire - débordement de la grille d'égout à la moindre averse, et quelques cartons avec des objets à donner le long des maisons — poupées, pelotes de laine, percolateur à

réparer... C'est une habitude ici, on donne, on ne jette pas. À cet instant où la bille continue de rouler d'une cour à une autre, saisissant des bribes d'intimité des habitants, de l'arrêt de bus où un seul bus s'arrête à la salle des fêtes. Elle roule toujours, personne ne la ramasse, jamais, il ne faut surtout pas. À cet instant où la vie et la mort batifolent dans une impasse, non loin de la maison communale. La nuit tombe, elle cesse de remuer tout son bleu, donnant au cri la permission d'enfin s'abrutir dans sa propre gueule.

Ne me laissez pas seul pas plus de vingt minutes je n'ai pas d'artaunomie mon camion hurle pour moi il autoroute aucune aire ne va pour l'arrêt je n'ai pas les critères ni les grands droits je souffle je le fais de tout étendre et souffler poumons gonflés ventre vidé faire l'effort encore et tout vider radio sur la france inter tout téléphone tout est smart je suis seul l'interdépendance en panne sèche tout seul à hurler mes messages doubles faces sur les vitres de la cabine à l'arrête de personne aux rescapés ont foutu l'camp je reste seul poteaumobile antardépendant je n'aucune artaunomie les mains des bras ne sont pas à l'heure les vitres ouvertes raval mon crit'air sur ma gueule mon caces s'arrête là.

La scène est découpée en six cubes allumés en alternance dont cinq selon le souvenir convoqué. Au centre, la scène au présent est allumée en premier. Une chambre, un lit, le noir, la lumière vient de la fenêtre sur un côté, la lune éclaire. Deux formes dorment ensemble sous les couettes, on les compte instinctivement par le nombre de bosses perçues. Trop pour un seul corps, pas assez pour plus de deux. L'une d'entre elle se réveille, et prononce les mots qui partent du rêve encore en limbes dans son esprit pour heurter le réel de la deuxième forme.

« J'ai honte... ! », s'écrit-elle doucement du rêve au réel, comme pour arracher les mots du rêve et les emmener dans le réel, parce que c'est nécessaire. La formule doit se trouver quelque part par là. Son corps convulse, des gaz essayent de s'échapper par tous les orifices possibles, la deuxième forme, par habitude, lui masse le dos. Et les gaz sortent, par la bouche, entrecouplant les phrases. La première forme panique. La deuxième sait. Et les deux s'imbriquent, comme elles peuvent.

« j'ai peur... ! », crie-t-elle des dents molles qui ne peuvent rien mâcher parce que pas encore ici et pourtant plus là-bas. Les bras, la peau, le corps de la deuxième, pas encore ici et pourtant plus là-bas mais mieux habitués à ce non-espace et donc capable d'y être pour deux, réconfortent la première forme, qui, elle, n'est plus nulle part. Elle la ramène doucement à la rive en se prenant des coups de panique en pleine forme.

« où est l'argent ? » pleure-t-elle sur la poitrine de la deuxième forme.

Fin de la première scène. Le cube s'éteint. Un autre s'allume sur un « souvenir ».

De sa bouche béante, aucun son n'ose franchir le seuil, effrayé par celui qui pourrait en sortir. Car la voix d'un cri n'est jamais la nôtre. Le corps, lui, nous appartient encore. Mais la voix qui en sort est une étrangère, on l'entend hors de nous, un peu comme lorsqu'on s'enregistre pour la première fois, et qu'on entend à qui on ressemble dans l'oreille de l'autre. Quelle stupeur de découvrir le double en soi jusque-là ignoré.

Avant de crier, on aimeraît s'entendre au moins une fois avant de révéler le visage de notre voix. Alors on se retient, par pudeur, on retient la voix qui pourrait nous trahir, on préfère la simuler d'un souffle se heurtant à l'air. On n'est qu'une idée de cri, le silence stupéfait de l'enfant qui, l'oreille collée à la porte, apprend qu'il n'était pas attendu, né d'une collision imprévue.

Et pourtant, ce cri muet, porte en lui une force insoupçonnée. Il s'étire, dépasse l'instant, traverse les parois de chair avant de se mêler à l'air ambiant, insaisissable, mais bien là. Il ouvre un espace où la douleur cherche à trouver un début de réconciliation. Dans ce moment de suspension, de vide asphyxié, la violence même du râle obstrue la respiration. Le souffle bat dans le ventre comme un drapeau dans la tempête, la tension s'accumule, se concentre, la douleur se mue en revendication. Nous sommes tout juste au bord, à la lisière d'un cri à faire trembler les statues.